- PALLI
624

P. d. 15. IV. 21

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO IV
N.° CATENA 21

P. d. 15. IV. 21.

OEUVRES

MESLÉES

DE Mr.

DE LA GRANGE.

A LA HAYE,

Chez CHARLES LE VIER.

M. D. CC. XXIV.

PERRIN
Minutier

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

QUelques Cantates Anacréontiques, que M. de la Grange avoit faites, pour obliger un habile * Muſicien, étant tombées entre les mains de Son Excellence M. le Marquis Beretti-Landi, Plénipotentiaire de Sa Majeſté Catholique au Congrès de Cambrai, & ce Miniſtre ayant trouvé qu'elles étoient très-propres à faire valoir parmi nous le mérite d'Anacréon, l'Auteur a cru ne pouvoir mieux faire que de déférer à un jugement, qui l'honoroit beaucoup, & le flat-

* M. Bourgeois.

toit encore plus. Mais comme le goût qu'il a pour le Poëme Dramatique, où il commença de réüſſir dès l'âge de quinze ans, lui a fait toûjours regarder ſes moindres Ouvrages avec une indiférence, qui ne lui a pas même permis d'en garder de copie, j'ai cru que le Public me ſauroit gré des ſoins que je me ſuis donnez, pour ramaſſer les Pièces fugitives de ce célèbre Auteur. Si ce Volume a le ſuccès dont je me flatte, il ſera ſuivi de quelques autres, où l'on trouvera des Pièces auſſi curieuſes, auſſi intéreſſantes, & d'un goût auſſi délicat, que celles qui compoſent celui-ci.

ODE

ODE

SUR

ANACRÉON

IMITÉE D'UN ANCIEN POËTE GREC.

LAs de rendre de vains homages
A des Maîtres intéreſſez,
Chez qui les ſervices paſſez,
Tiennent trop ſouvent lieu d'outrages;

Je m'abandonnois aux plaiſirs,
D'avoir briſé leurs doubles chaînes,
Et trouvois la fin de mes peines
Dans celle de tous mes déſirs.

J'avois retranché de ma Lire
La corde & les tons deſtinez
A chanter les fronts couronnez,
Dont je ne voulois plus rien dire.

Du ſeul Anacréon épris,
Je tâchois, en ſuivant ſes traces,
D'atteindre le ſel & les graces,
Dont il parſemoit ſes Ecrits.

* Un jour que je chantois les flèches,
Qui dans les Forges de Vulcain,
De Mars même perçant le ſein,
Y firent de ſi promtes brèches:

Le Chantre, favori des Dieux,
De qui j'empruntois cette image,
Sortit tout à coup d'un nuage,
Et ſe laiſſa voir à mes yeux.

Les

* *Ode XLV.*

ODE SUR ANACRE'ON.

Les Amours, de leurs douces aîles,
Flattoient encor ſon front ſerain;
Et de leur délicate main,
Le couronnoient de fleurs nouvelles.

Il m'adreſſa ces mots flatteurs:
Ami, dans ta douce harmonie,
J'ai mieux reconnu mon génie,
Que dans mes autres Traducteurs.

Je ne puis rendre aſſez de graces
Au ſavant & ſage LANDI,
De t'avoir ſi bien enhardi
A ſuivre mes brillantes traces.

Auſſi connoit-il mieux que toi,
Tout ce qu'Apollon nous inſpire;
Et s'il vouloit prendre ma Lire,
Il la toucheroit comme moi.

C'eſt

C'eſt par lui qu'à des jours ſiniſtres
Succèdent tant de jours ſerains.
O! qu'heureux ſont les Souverains,
Qui trouvent de pareils Miniſtres!

Alors, avec un doux ſourire,
Il tend ſa main, & me préſente
Une Couronne d'Amaranthe,
Dont je ne ſavois pas le prix.

Mais quand ma tête en fut parée,
Rébelle aux héroïques ſons,
Je n'enfantai plus de Chanſons,
Que pour le Fils de Cithérée.

* Adieu, Rois. Adieu pour toûjours.
Vous n'êtes pas aſſez traitables.
Mon Luth, pour ſes Rois véritables,
Ne connoît plus que les Amours.

CAN-

* *Ode I.*

CANTATES ANACREONTIQUES.

CANTATE PREMIERE.

* *LA LIRE D'ANACREON.*

TYrannique Enfant de Vénus,
Je ſuis las de porter tes chaines.
Sur tes plaiſirs, ni ſur tes peines,
Ma Lire déformais ne s'éxercera plus.

A Le

* *Ode I.*

Le feu qui de mon cœur s'empare,
M'inſpire de nouveaux concerts.
Quand je devrois, nouvel Icare,
De ma chûte orgueilleuſe étonner l'Univers,
Je veux, ſur les pas de Pindare,
M'élever juſques dans les airs.

Tyrannique Enfant de Vénus,
Je fuis las de porter tes chaines.
Sur tes plaiſirs, ni ſur tes peines,
Ma Lire déſormais ne s'éxercera plus.

Que l'airain réſonne
Juſqu'aux ſombres bords;
Que Pluton s'étonne
D'ouïr chez les Morts
La voix de Bellone.
Manes glorieux,
Par qui la Phrygie
Fut même rougie
Du ſang de ſes Dieux;
Aux ſons héroïques
Que je vais former,
Vos froides reliques
Vont ſe ranimer.

Qu'un bruit éclatant de trompette
S'élève juſques dans les Cieux,

Que

Que des Titans audacieux,
Il annonce encor la défaite,
Et que le maître des Mortels
Se faſſe une nouvelle gloire,
D'entendre chanter la victoire
Qui lui conſerva ſes Autels.

Inſenſé! je m'abuſe, & ma Lire immobile,
Lors que je veux chanter les Héros & les Rois,
Comme un inſtrument inutile
Ne réſonne plus ſous mes doits.
Mais lors qu'aſſis au pié d'un hêtre,
Je prens un chalumeau champêtre,
J'entraîne les Monts & les Bois.

Les jeunes Driades,
Les moites Nayades,
Les folles Ménades
Viennent dans nos champs,
D'un pié qui devance
Les ailes des Vents,
Marquer la cadence
De mes nouveaux chants.
Leur douceur eſt telle,
Que la plus cruelle,
En tendres langueurs
Change ſes rigueurs;
Et nul ne m'écoute,

Que l'Amour vainqueur
Ne s'ouvre une route
De l'oreille au cœur.

Tu triomphes, Dieu d'Amatonte;
Amour, ton pouvoir me ſurmonte,
Rien ne ſauroit m'en garantir.
Je te rends mon Luth, & mon ame.
L'un eſt fait pour chanter ta flame,
L'autre eſt faite pour la ſentir.

Laiſſons aux Athlètes
Le ſon des trompettes;
Celui des muſettes
Plaît ſeul aux Amours.

Soupirons encore nos peines;
Rien n'en ſauroit borner le cours.
Jeune Iris, je reprens tes chaines,
Et je les reprends pour toûjours.

Laiſſons aux Athlètes
Le ſon des trompettes;
Celui des muſettes
Plaît ſeul aux Amours.

CANTATE II.

L'AMOUR PRISONNIER DE LA BEAUTE'.

DAns un ſéjour comblé des faveurs du Zéphi-
Où la Beauté tient ſon Empire, (re,
Les Nimphes qui ſuivent ſes pas,
Sur des tapis de fleurs, aux bords d'une Fontaine,
Célébroient par ces chants la gloire de leur Reine,
Et le pouvoir de leurs appas.

Eſt-il une plus grande gloire,
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſûré d'une victoire?

* La Nature a donné les ailes aux Oiſeaux,
La viteſſe aux Chevreuils, & la corne aux Tau-
Elle a voulu, pour leur deffenſe, (reaux;
Armer d'un pié nerveux le Courſier indompté,
Le Lion de courage, & l'Homme de prudence,
Et réſerver pour nous le don de la beauté.

* *Ode II.*

Eſt-il une plus grande gloire,
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſûré d'une victoire?

Tandis que les Oiſeaux interrompent leurs chants,
Pour en ouïr de plus touchants,
Voici le tendre Amour, qu'avec des fleurs nouvel-
* Les ſavantes Sœurs d'Apollon (les,
Ont enchaîné dans leur Valon,
Comme il vouloit s'armer contre elles.

Vengez l'Univers, vengez-nous
De l'Ennemi qui nous tourmente.
Vengez-nous, ô Beauté charmante!
Qui peut mieux l'enchaîner que vous?

Briſez ces flêches criminelles,
Dont il peut encor nous fraper;
Et pour l'empêcher d'échaper,
Coupez lui promptement les ailes.

Vengez l'Univers, vengez-nous
De l'Ennemi qui nous tourmente.
Chargez d'une chaîne peſante
Cet objet de notre courroux.

Ven-

* *Ode XXX.*

Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut mieux l'enchaîner que vous ?

Cependant, Cipris allarmée
Voit trois fois le flambeau du jour
Commencer & finir ſa courſe accoûtumée,
Et ne voit point venir l'Amour.
En cent lieux différens où ſa douleur l'entraine,
Les roſes naiſſent de ſes pleurs ;
Cérès, dans ſa recherche vaine,
Se livra moins à ſes douleurs.

* Qui voudra ſoulager ma peine,
En offrant l'Amour à mes yeux ?
En vain je le cherche en tous lieux.
Ah ! ſi quelqu'un me le ramène,
Je veux que ſur ma bouche il prenne
Un prix qui charmeroit les Dieux.
Et quand même il voudroit des dons plus précieux,
Je ne ſerai point inhumaine
A l'heureux Habitant de la Terre ou des Cieux,
Qui voudra ſoulager ma peine,
En offrant l'Amour à mes yeux.

Arrête, charmante Déeſſe,

* *I. Idile de Moſchus.*

Ne cherche pas ſi loin cet aimable vainqueur.
*Il n'eſt point de Mortel, qui, fier de ta promeſſe,
Ne te le montre dans ſon cœur.

Vénus, ſans arrêter ni ſes pas, ni ſes larmes,
Arrive au ſéjour enchanté,
Où l'Amour ſans flambeau, ſans carquois, & ſans armes,
Porte les fers de la Beauté.
D'abord qu'il aperçoit ſa Mère,
Retournez, dit-il, à Cithère;
Je ne veux plus briſer mes fers.
J'y trouve cent fois plus de charmes
Que d'avoir ſoûmis à mes armes
Tout l'Empire de l'Univers.

Quand on s'eſt fait une habitude
De ſervir un Objet charmant,
La liberté, pour un Amant,
Devient un ſuplice plus rude,
Que de ſe paſſer un moment
D'une ſi chère ſervitude.

CAN-

* *Cavalier Marin.*

CANTATE III.

* *L'AMOUR MOUILLE'.*

LA nuit faiſoit régner le calme & le ſilence,
Et j'attendois en paix le retour du Soleil,
Dans les bras du ſommeil, & de l'indiférence
Plus douce encor que le ſommeil.

D'une Ame indiférente
Douce & tranquille Paix,
Que vous auriez d'attraits,
Si vous étiez toûjours conſtante!
Que vous auriez d'attraits,
Si vous ne nous quittiez jamais!

L'Amour, dont l'adreſſe eſt extrême,
Dreſſe tant de piéges ſecrets,
Que juſques dans le ſommeil même,
On ne peut éviter ſes traits.

D'une Ame indiférente

* *Ode III.*

Douce & tranquille Paix,
Que vous auriez d'attraits,
Si vous étiez toûjours conſtante!
Que vous auriez d'attraits,
Si vous ne nous quittiez jamais!

Quel orage imprévû! quels éclats de tonnerre
Chaſſent le ſommeil de mes yeux!
Tous les Elémens furieux
Se déchaînent contre la Terre.
J'entens gronder les Aquilons;
Les Torrens tombent des Montagnes,
Et raviſſent à nos Campagnes
L'eſpoir des naiſſantes moiſſons.

A ce ravage affreux, qui me glaçoit de crainte,
J'entendis mêler cette plainte:
Ouvrez-moi, daignez ſecourir
Un Enfant égaré, ſans guide & ſans eſcorte,
Prêt d'expirer à votre porte,
Si vous tardez à me l'ouvrir.

Quel ſeroit le monſtre farouche
Dont cette douce voix n'eût amolli le ſein!
Auſſi-tôt je ſors de ma couche,
Et cours, une lampe à la main,

Ou-

Ouvrir à cet Enfant dont la plainte me touche.

Dès que je le voi,
Ses flêches luiſantes,
Ses ailes brillantes
Me glacent d'effroi.

De ſon air toutefois la douceur me raſſûre;
Je me ſens forcé de l'aimer.
Près d'un feu, que mon ſouffle a ſoin de ranimer,
Je preſſe entre mes mains ſa blonde chevelure;
Mais à peine le froid fait place à la chaleur,
Voyons, dit-il, ſi par malheur,
Mon arc n'a point ſouffert des fureurs de l'orage.
Je reconnus l'Amour à ce langage,
Et plus encor au trait qu'il lança dans mon cœur.

Amour, qui peut vous méconoître
Aux traits qui partent de vos mains?
Que vous êtes malin & traître,
Et que vos yeux ſont inhumains!
L'Amour répond à ce langage
Avec une fauſſe douceur,
Mon arc n'a point eu de domage,
Rien n'eſt à plaindre que ton Cœur.
Quand je fais une expérience,

Un

Un Cœur en ſaigne plus d'un jour;
Le calme de l'indiférence
N'y fait pas long-tems ſon ſéjour.
Adieu, voilà la récompenſe
Des ſoins que l'on prend pour l'Amour.

CANTATE IV.

**LA VIEILLESSE D'ANACREON.*

IRis me reproche toûjours,
Que le poids des ans qui m'accable
N'eſt propre, ni pour les Amours,
Ni pour les plaiſirs de la table.
Sans m'arêter à ſes diſcours,
Je vole où le plaiſir m'invite,
Et moins il me reſte de jours,
Et plus il faut que j'en profite.

Ainſi dans ſa vieille ſaiſon
Chantoit le tendre Anacréon,
Couronné de roſes nouvelles,

Et

* *Ode XI.*

Et ſur le Mirthe & le gaſon
Entouré de pots & de Belles.

* Tandis que du jour
L'aſtre nous éclaire,
Au Dieu de Cithère
Faiſons notre Cour.

Nos pas du Cocite
S'aprochent toûjours,
Chacun de nos jours
Nous y précipite;
Un char fuit moins vite
Que leur triſte cours.

Tandis que du jour
L'aſtre nous éclaire,
Au Dieu de Cithère
Faiſons notre Cour.

Beauté jeune & tendre,
Qui fais mon deſtin,
Je ne puis attendre
Que ta belle main
Verſe ſur ma cendre

Des

* *Ode IV.*

Des fleurs & du vin.
Avant que les Parques
M'éloignent de toi ;
Fai que de ta foi
Je goûte ces marqúes,
Et rends les Monarques
Moins heureux que moi.

Avant que du jour
L'éclat m'abandonne,
Goûtons tour à tour
Les plaiſirs que donne
Le jus de l'Automne
Verſé par l'Amour.

Il dit ; & les Amours, ſes miniſtres fidèles,
Suivis des Jeux & des Plaiſirs,
Pour rafraichir ſon front, font naître des Zéphirs
Par le battement de leurs ailes.

L'Amour même, quittant ſon arc & ſon flambeau,
Avec une douceur extrême
Lui préſente d'un Vin nouveau,
Que Bacchus a preſſé lui-même.

A peine a-t-il goûté cette aimable liqueur,

Qu'il

Qu'il s'écrie, agité d'une douce fureur:

* Amours empreſſez à me plaire,
Donnez-moi la Lire d'Homère,
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerrière,
Qui pourroit vous éfaroucher.

† Qu'Atis, la main encor rougie
Du ſang qu'il a verſé pour la Mère des Dieux,
Faſſe retentir la Phrigie
De ſes hurlemens furieux.
Pour moi qu'une fureur barbare
Ne ſauroit jamais animer,
Je veux que ma raiſon s'égare
A force de boire & d'aimer.

Amours empreſſez à me plaire,
Donnez-moi la Lire d'Homère,
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerrière,
Qui pourroit vous éfaroucher.

‡ Eteignez la ſoif qui me brule,

Sans

* *Ode XLVIII.* † *Ode XIII.* ‡ *Ode XXXI.*

Sans craindre que cette liqueur,
D'Oreſte, d'Ajax, ou d'Hercule
M'inſpire la noire fureur.
Amis, tout le ſang que je verſe
Coule d'un tonneau que je perce;
Et vous n'avez à redouter,
Que de tomber à la renverſe,
Si vous me voulez imiter.

Amours empreſſez à me plaire,
Donnez-moi la Lire d'Homère,
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerrière,
Qui pourroit vous éfaroucher.

C'eſt ainſi que dans ſa vieilleſſe
Anacréon, juſqu'au trépas,
Conſerva toûjours les apas
De la plus brillante jeuneſſe.

* Dans vos faveurs, dans vos mépris,
Belles, craignez de vous méprendre;
Quelquefois les Jeux & les Ris
Suivent plûtôt des cheveux gris,
Qu'un Amant plus jeune, & moins tendre.

CAN-

* *Ode XLVII.*

CANTATE V.

* *L'AMOUR PIQUE' PAR UNE ABEILLE.*

VOus qui de Flore & du Printems
Etes le plus brillant ouvrage,
Roſe, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit ſon homage.

La Déeſſe, dont le Soleil
Eſt conſtant à ſuivre les traces,
Les Nimphes, Vénus, & les Graces
Empruntent votre éclat vermeil.
Aux feſtins, aux danſes folâtres
Vous ajoutez des agrémens
Dont les Bûveurs & les Amans
Sont également idolâtres.

Vous qui de Flore & du Printems
Etes le plus brillant ouvrage,
Roſe, à vos charmes éclatans

* *Odes V. & LIII.*

L'Amour même doit ſon homage.

Votre beauté fait le déſir
De tous les yeux qui vous regardent ;
Et l'on vous cherche avec plaiſir
Dans les épines qui vous gardent.

Vous qui de Flore & du Printems
Etes le plus brillant ouvrage,
Roſe, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit ſon homage.

C'eſt ainſi qu'exprimant ſes naiſſantes ardeurs,
L'Amour dans ſes jardins, délices de Cithère,
D'une Roſe nouvelle admiroit les couleurs,
Et béniſſoit le fer qui du ſang de ſa Mère
Fit naître la Reine des Fleurs.
Plus il la voit, plus il s'enflame
Pour cette Fille des Zéphirs ;
Et l'empire abſolu qu'elle prend ſur ſon Ame
L'emporte juſqu'à ces déſirs :

* Que ne ſuis-je l'Amant de Flore
Pour vous careſſer plus ſouvent !
Que ne ſuis-je cet heureux Vent
Dont

* *Ode XX.*

Dont les baiſers vous font eclore,
Ou ces pleurs que la tendre Aurore
Répand ſur vous en ſe levant!

Que n'ai-je la douceur extrême
De vous défendre avec mes traits!
Ou d'être cette épine même,
Qui, jalouſe de vos attraits,
Empêche tout ce qui vous aime
De vous aprocher de trop près!

Ruiſſeaux, mêlez votre murmure
A la douceur de mes accens.
Soleil, ſur ſes charmes naiſſans
Répands ta clarté la plus pure.
Que ne peut toute la Nature
Sentir pour eux ce que je ſens!

En achevant ces mots, d'une courſe rapide,
Il vole où ſon déſir le guide; (mant!
Mais, quel ſpectacle affreux pour les yeux d'un A-
Dans le ſein de ſa Belle il découvre une Abeille,
Qui ſur cette couche vermeille
Croyoit dormir tranquillement.
Quoi! dit-il, animé d'une promte colère,
Petit Serpent ailé, que fais-tu dans ma Cour?

Qui te rend aſſez téméraire
Pour te ſaiſir d'un prix réſervé pour l'Amour?

Sur un Rival qui nous offenſe
Lançons nos traits, portons nos coups;
Montrons lui que l'Amour jaloux
Se plaît autant à la vengeance
Que les autres Dieux en couroux.

L'Abeille, ſans reſpect pour le Dieu de Cithère,
Par un coup d'aiguillon répond à ſes mépris,
Et l'Amour, pénétré d'une douleur amère,
Va chercher du ſecours dans les bras de ſa Mère:
Mais à peine elle aprend le ſujet de ſes cris,
Que ſa bouche, après un ſouris,
A mille doux baiſers joint cet avis ſincère:

Si les plus légères douleurs
Sont pour toi des maux ſi terribles,
Combien doivent-être ſenſibles
Les coups dont tu bleſſes les cœurs!

Quand on court après les délices,
Sans écouter que ſes déſirs,
L'on trouve ſouvent des ſuplices
Où l'on croit trouver des plaiſirs.

CANTATE VI.

* *LE SONGE D'ANACREON.*

CHez le Dieu des feſtins une riante Troupe
De naiſſantes Vénus, de nouveaux Adonis
Buvoient enſemble à pleine coupe
L'allégreſſe & le vin ſi fortement unis.
L'aimable Anacréon avoit orné ſa tête
Des plus brillantes fleurs qu'enfantent les Zéphirs,
Et ſon Luth, par ces chants conſacrez aux plaiſirs,
Faiſoit & les honneurs & l'ame de la fête.

† Verſez, Amis, verſez toûjours
Cette liqueur enchantereſſe.
Quand je bois avec la Jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

‡ Je joins encor dans un feſtin
La force à l'âge de Silène.
Peut-être, Amis, auriez-vous peine
A mieux vuider un pot de Vin,

* *Ode VI.* † *Ode LIV.* ‡ *Ode XXXVIII.*

A mieux fléchir une inhumaine.

Verſez, Amis, verſez toûjours
Cette liqueur enchantereſſe.
Quand je bois avec la Jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

* Qu'on ne me parle point de Guerre.
Il vaut mieux, le verre à la main,
Etre terraſſé par le vin
Que ſi Mars nous jettoit par terre.

Verſez, Amis, verſez toûjours
Cette liqueur enchantereſſe.
Quand je bois avec la Jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

† Que vos beaux jours, jeune Climène,
Ne vous faſſent point une peine
De voir mes cheveux blancs auprès de vos apas.
Quand vous cueillez des fleurs nouvellement éclo-
Hé quoi ne vous plaiſez-vous pas (ſes,
De mêler les lis & les roſes?

Ver-

* *Ode XXVI.* † *Ode XXXIV.*

Verſez, Amis, verſez toûjours
Cette liqueur enchantereſſe.
Quand je bois avec la Jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

En achevant ces chants, qu'Apollon même admire,
Un effet enchanteur de l'Amour & du Vin
S'empare du Chantre divin,
Et l'endort auprès de ſa Lire.
Comus, reſpectant ſon ſommeil,
Conduit en d'autres lieux le reſte de la Troupe,
De peur que de leurs mains ne tombe quelque coupe,
Dont le bruit hâte ſon réveil.
Mais à peine un ſonge agréable,
Des plaiſirs les plus doux lui permet de jouïr,
Qu'une Hirondelle impitoyable
Par ſon chant indiſcret les fait évanouïr.

* Que ne puis-je, dit-il, malheureuſe Hirondelle,
Te payer tes chants inhumains!
Si je t'avois entre mes mains,
Il t'en couteroit plus d'une aile.
Ah! ſur ta langue criminelle
Je renouvellerois, dans mon juſte couroux,

* *Ode XII.*

Et la fureur de ton Epoux,
Et le malheur de Philomèle.

Amour, rends moi le doux menſonge
Que m'a fait perdre mon réveil.
Fai qu'en reprenant mon ſommeil,
Je puiſſe reprendre mon ſonge.

Avec les ailes des Zéphirs,
Je croyois pourſuivre des Belles,
Je croyois voir fuir avec elles
L'aimable Objet de mes déſirs.
Malgré ſes longs détours & ſes vains artifices,
Je l'atteins, elle tombe; & mes brulans ſoupirs
Commençoient.... ô ſommeil! faut-il que tu finiſ-
Quand tu commences mes plaiſirs! (ſes,

Amour, rends moi le doux menſonge
Que m'a fait perdre mon réveil.
Fai qu'en reprenant mon ſommeil,
Je puiſſe reprendre mon ſonge.

CANTATE VII.

L'AMOUR MEDECIN.

* AUx bords d'une onde pure, où des arbres fleuris
Pour les heureux Amans formoient un doux azile,
C'eſt ainſi que le cœur de la jeune Doris
S'épanchoit aux yeux de Bathylle.

Berger qu'on prendroit pour l'Amour,
Si tu ne bravois ſon Empire,
Voi de combien de fleurs l'Amante de Zéphire
Embellit ce riant ſéjour.
Voi comme l'air, la terre, & l'onde,
Du retour du Printems ſemblent ſe réjouïr.

* *Odes XXII. & XXXVII.*

Seras-tu le ſeul dans le monde
Qui ne veuille pas en jouïr ?

Tu vois comme les Vents retiennent leurs haleines,
Et qu'un calme profond ſur les humides plaines,
Des tendres Alcions réveille les déſirs.
Pourquoi, charmant Auteur des tourmens que (j'endure
Eſt-tu le ſeul dans la Nature
Qui ſe refuſe à ſes plaiſirs ?

Voi combien cette onde amoureuſe,
Dans ce valon aimé fait de fréquens détours,
Et comme à prolonger ſon cours
L'Amour la rend ingénieuſe.
Ah ! ſeras-tu le ſeul, dont l'ame dédaigneuſe
Ne profite pas des beaux jours ?

La vigne jointe avec l'olive
De leurs rameaux unis nous offre le ſecours
Moins contre la chaleur trop vive,
Que pour imiter leurs amours.
Voi comme à des plaiſirs extrêmes
Tout conſpire à nous inviter.
Ah ! ſerons-nous aſſez ennemis de nous mêmes
Pour ne vouloir pas les goûter ?

* Elle dit: & l'Amour, attendri par ſa plainte,
Aux regards du Berger ſe préſente ſoudain;
Et pour l'éxempter de la crainte
Qu'eût produit ſon arc inhumain,
Il ne voulut armer ſa main
Que d'une tige d'Hiacinthe.

Mais toûjours inſenſible aux amoureuſes loix,
Bathylle a recours à la fuite,
Et ſa frayeur le précipite
A travers les monts & les bois.

Pourquoi, cher Auteur de mes peines,
Fuis-tu mes tranſports amoureux?
Le Dieu, dont je reſſens les feux,
Deſarmé de traits & de chaînes,
Te paroît-il plus dangereux
Que ces précipices affreux,
Dont les épines inhumaines
Ne reſpectent pas tes cheveux?
Pourquoi, cher Auteur de mes peines,
Fuis-tu mes tranſports amoureux?

Reprends, Amour, reprends tes armes,
Lance tes traits ſur un ingrat.
Vole,

* *Ode VII.*

Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

Qu'Alecton, au lieu de Cipris,
Lui faſſe reſſentir la fureur qui m'anime.
Que parmi ces rochers il trouve quelqu'abime,
Ou quelque nouveau monſtre animé par mes cris,
Qui ſache mieux punir un crime,
Que reſpecter en lui les charmes d'Adonis.

Reprends, Amour, reprends tes armes,
Lance tes traits ſur un ingrat.
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

Bathylle, que les vents paroiſſent emporter,
Redouble ſa courſe légère,
Malgré les cris de la Bergère
Qu'il ne daigne pas écouter,
Lorſque par un aſpic caché ſous la fougère
Il eſt contraint de s'arrêter.
Que vois-je! ſes yeux s'obſcurciſſent,
Déjà leur feu s'eſt preſque éteint;
Les lis ſe fanent ſur ſon teint,
Et les roſes déjà ſur ſes lèvres paliſſent.

Alors l'Amour vers lui ſe hâte de venir,

Et

Et l'ayant ranimé du ſeul vent de ſes ailes,
Tu mérites, dit-il, des peines plus cruelles;
Mais je laiſſe à Doris le ſoin de te punir.

Sans carquois & ſans violence
L'Amour a droit de nous charmer;
Il n'a pas beſoin de s'armer
Pour nous ſoumettre à ſa puiſſance.
On peut réſiſter quelque tems;
Mais dès qu'il devient notre maître,
On regrette tous les inſtans
Qu'on a paſſez ſans le conoître.

CANTATE VIII.

LA COLOMBE D'ANACREON.

A DEUX VOIX.

Les deux voix.

*VEnez, Habitans de Paphos,
Rendez votre premier homage

* *Ode LI.*

A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

1. *Voix.*

Admirez l'éclat que ſes yeux
Lancent de loin ſur cette rive.
A-t-on vû le flambeau des Cieux
Briller d'une clarté ſi vive?
Par la moitié de ſon beau corps
Ne jugez-vous pas des tréſors
Dont l'onde jalouſe vous prive?

Duo.

Venez, Habitans de Paphos,
Rendez votre premier homage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

2. *Voix.*

Voyez quelle riante Cour
D'Amours & de Dauphins folâtrans autour d'elle,
Annonce que cette Immortelle
Eſt la Mère du Dieu d'Amour.
Son fils avec ſes ſeules armes
N'auroit pu vaincre l'Univers;
Il falloit que l'honneur de lui donner des fers

Fûs

Fût l'ouvrage de tant de charmes.

Duo.

Venez, Habitans de Paphos,
Rendez votre premier homage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

* L'Auteur de cet himne ſacré
Mérita pour prix de ſon zèle,
Qu'en ſa faveur Vénus privât ſon char doré
De la Colombe la plus belle.
De cet heureux oiſeau le malheureux Amant
Se bannit auſſi-tôt de la Cour de Cithère,
Pour aller cacher ſon tourment
Au fond d'une retraite affreuſe & ſolitaire,
Où par ces chants plaintifs, d'une Amante ſi chère
Il ſoupiroit l'éloignement:

Oiſeaux de ſiniſtre préſage,
Avec vous déſormais ſouffrez que je partage
L'horreur de cet afreux ſéjour.
Ah! ſi vous haïſſez le jour,
Je le hais cent fois davantage.

Loin

* *Ode IX.*

Loin de l'objet de mon amour,
Je ſuis devoré tour à tour
Par la douleur & par la rage.

Oiſeaux de ſiniſtre préſage,
Ah! ſi vous haïſſez le jour,
Je le hais cent fois davantage.

Tandis que ces triſtes accens
Expriment la douleur dont ſon ame eſt ſaiſie,
Il ſent une odeur d'Ambroſie
Ranimer tout à coup ſes eſprits languiſſans;
Il tourne ſa vûë expirante
Vers ce nouveau préſent que lui font les Zéphirs;
Et voit l'objet de ſes déſirs
Fendre le champ des airs d'une aile diligente.

L'Amant.

Arrête, Colombe charmante;
De ton fidèle Amant reconnois les ſoupirs.
Ah! que le retour d'une Amante
Diſſipe de longs déplaiſirs!
Arrête, Colombe charmante,
De ton fidèle Amant reconnois les ſoupirs.

Duo.

Plus une rigoureuſe abſence

A mis deux cœurs au déſeſpoir,
Plus l'Amour les en récompenſe
Par le plaiſir de ſe revoir.

L'Amant.

Quels lieux, à ma recherche vaine,
Ont pû ſi long-tems te cacher?
Où s'adreſſent tes pas? puis-je flatter ma peine
Que c'eſt moi que tu vas chercher?

La Colombe.

Je ſers le favori du Fils de notre Reine,
Dont la Lire, autrefois conſacrée aux plaiſirs,
Ne murmure aujourd'hui que de tendres ſoupirs
Sur l'éloignement de Climène.
Je vais à cet objet charmant
Porter dans cet écrit la peinture fidelle
Des maux qu'une abſence cruelle
Fait ſouffrir au cœur d'un Amant.

Duo.

Plus une rigoureuſe abſence
A mis deux cœurs au déſeſpoir,
Plus l'Amour les en récompenſe
Par le plaiſir de ſe revoir.

L'Amant.

Si tu veux me faire conoître
Que tu ſais aimer comme moi,
Conſens que je vive avec toi
Dans quelque demeure champêtre;
Où nous n'ayons plus d'autre maître
Que celui dont je ſuis la loi.

La Colombe.

Me préſerve le Ciel de faire cet outrage
Au maître à qui Vénus a ſoumis mon deſtin!
Irai-je me nourir de quelque fruit ſauvage,
Moi qui prends toûjours de ſa main
Les prémices des mets que Comus lui préſente,
Et qui d'une liqueur charmante
M'abreuve dans ſa Coupe, ouvrage de Vulcain?
Quand j'ai bû de ce jus divin,
Je couvre de mon aile un maître qui m'adore,
Et quand je ſens venir les douceurs du ſommeil,
Je vole ſur ſa Lire, où j'attends que l'Aurore
M'anonce par ſes pleurs le tems de mon réveil.

Vien joüir avec moi de ce bonheur extrême.
Le tendre Anacréon ſait trop bien comme on ai-
Pour vouloir ſéparer deux fidèles Amans, (me

Et

Et nous livrer à des tourmens
Qu'il connoît trop bien par lui-même.

Duo.

Ne nous ſéparons plus, allons goûter enſemble
Ce que l'amour a de plus doux;
Rendons tous les Mortels jaloux
Du nœud charmant qui nous aſſemble.
Heureux l'Amant qui nous reſſemble,
Et qui ſait aimer comme nous!

CANTATE IX.

LE COMBAT D'ANACREON CONTRE L'AMOUR.

*INdigné de la violence
Qu'éxerce ſur les cœurs le tirannique Amour,
Je voulus eſſayer un jour
De réſiſter à ſa puiſſance.
Auſſi-tôt à ſes traits, intrépide ſoldat,
J'opoſe une Egide inutile;
Je charge mon dos immobile

* *Ode XIV.*

De tout l'attirail d'un Combat,
Et je me crois dans cet état
Plus invulnérable qu'Achille.

Amour, déſormais
J'attends ſans allarmes
L'aſſaut de tes armes;
Je brave tes traits:
Dans ton eſclavage,
Ne crois pas avoir
Le plaiſir de voir
Ceux dont le courage
Trompe ton eſpoir:
Et quand tu nous bleſſes,
C'eſt de nos foibleſſes
Que vient ton pouvoir.

Tandis qu'à cet eſpoir mon ame s'abandonne,
L'impitoyable Enfant, dont je brave la loi,
Tourne ces flêches contre moi:
Auſſi-tôt je pâlis, mon courage s'étonne;
Plus promt que les vents empreſſez
A ſortir des antres d'Eole,
Tout armé que je ſuis, je cours, je fuis, je vole,
J'évite tous les traits qui me ſont adreſſez.
Alors voyant ſon carquois vuide,
Cet inévitable Vainqueur

Prend

Prend ſa courſe, & d'un vol rapide
Lui-même au lieu de trait ſe lance dans mon cœur.

Quand l'Ennemi qui nous menace
Eſt maître du cœur d'une Place,
Que ſervent d'impuiſſans efforts,
Pour en défendre les dehors?

Fauſſe fierté, foible prudence,
Contre l'Amour & ſa puiſſance
Vous n'opoſez qu'un vain rempart,
Dont le plus fier, ni le plus ſage
Ne peut tirer d'autre avantage,
Que de céder un peu plus tard.

Quand l'Ennemi qui nous menace
Eſt maître du cœur d'une Place,
Que ſervent d'impuiſſans efforts,
Pour en défendre les dehors?

Quand je ſentis l'ardeur qui régnoit dans mon ame
Je courus implorer le ſecours de Bacchus,
Et crus dans les flots de ſon jus
Eteindre ma brulante flame.
Mais l'Amour, qui vit mon deſſein,
Prit pour m'enflamer davantage

Le goût & la couleur du vin;
Et plus j'en verſai dans mon ſein,
Plus le traître y fit de ravage.

Contre l'Amour & ſon poiſon
Que peut le Dieu de la Vendange?
Depuis quand croit-on qu'il ſe range
Du parti de notre raiſon?
Ah! quand l'Amour vient nous ſurprendre,
L'on ne doit regarder Bacchus
Que comme un Ennemi de plus,
Dont nous avons à nous défendre.

CANTATE X.

* *LA COUPE D'ANACREON.*

LE ſage Anacréon, ſur les bords de Neptune,
Déploroit par ces chants les effets criminels,

Que

* *On a ſuivi dans cette Cantate l'opinion de Stobée qui prétend qu'Anacréon, ayant reçu cinq Talens de Policrate, ne put dormir pendant deux nuits de l'inquiétude que lui cauſoit la peur de perdre ce préſent, & qu'il fut obligé de rendre à ce Prince ce qui lui cauſoit tant de ſoins.*

Que ſur les aveugles Mortels
Produiſent chaque jour les dons de la Fortune.

* Source de tous les maux, infidèle Enchanteur,
Métal de qui la vûe eſt un poiſon funeſte,
Périſſe le premier, dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleſte.

Depuis ce jour fatal, quels crimes, quels malheurs,
Ont inondé la terre, & de ſang, & de pleurs!
Tu rends la Nature rébelle,
Tu dépouilles l'Amour de l'Empire des cœurs;
Et l'Amant, ſûr de tes faveurs,
Eſt ſûr de celles de ſa Belle.

Source de tous les maux, infidèle Enchanteur,
Métal de qui la vûe eſt un poiſon funeſte,
Périſſe le premier, dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleſte.

A peine il achevoit que l'onde en mugiſſant,
De ce métal ébloüiſſant
Roule un monceau ſur le rivage:
Quoi, dit-il, Fortune volage,
Eſt-ce par les préſens qu'on punit les mépris?

* *Ode XLVI.*

Mais loin de m'en ſentir épris,
J'en vai faire à Bacchus un éclatant homage.
Il vole en même tems chez l'Epoux de Cipris,
Et lui commande cet ouvrage:

* Vulcain, daigne éxercer ton bras
Pour mon plaiſir, & pour ta gloire;
Prends cet or, & tu m'en feras,
Non des armes pour les Combats,
Mais une Coupe pour bien boire.

Garde toi d'y graver, ou les Filles d'Atlas,
Ou l'Orion qui m'épouvante;
Ce ſeroit un vain embaras:
Graves-y ſeulement la Beauté qui m'enchante;
Que l'Amour, & les Jeux y marchent ſur ſes pas,
Et que cette image riante,
Du vin que je boirai redouble les apas.

Il dit, & le ſuccès répond à ſon attente;
Mais, d'un poiſon ſubtil, effet prodigieux!
Il tremble à tous momens qu'une main raviſſante
Ne vienne le priver d'un tréſor précieux,
Dont le charme funeſte eſt le ſeul qui l'enchante.
Que dis-je! le ſommeil ne ferme plus ſes yeux,
Tout l'agite, tout l'épouvante,
Iris

* *Odes XVII. & XVIII.*

Iris lui paroît moins charmante,
Et ſon Luth moins harmonieux.

Ciel! où ſuis-je, dit-il? ô Fortune inhumaine!
Tu fais payer trop cher tes bienfaits ſéduiſans,
Et toi, Miniſtre de ſa haine,
Mer, rends moi mon repos, & reprends tes préſens.

Triſtes ſoucis, ſombre triſteſſe,
Qu'après lui l'or traine ſans ceſſe,
Suivez dans l'abime des Flots
Cet Ennemi de mon repos.

Bacchus, Père de l'allegreſſe,
Ramène l'Enfant de Paphos;
Fai-moi retrouver dans les pots
Les agrémens de ma vieilleſſe,
Et que mes chants pour la tendreſſe
Réveillent encor les Echos.

Triſtes ſoucis, ſombre triſteſſe,
Qu'après lui l'or traine ſans ceſſe,
Suivez dans l'abime des Flots
Cet Ennemi de mon repos.

Dans la mer à ces mots ſa Coupe enſevelie
Diſſipe ſa mélancolie.

Il ſe rend aux plaiſirs pour ne les plus quitter;
Et tout le reſte de ſa vie
Il ne ceſſa point de chanter.

* Amis, ſi l'or étoit capable
De prolonger votre deſtin,
Et que la Parque plus traitable
Se contentât de ce butin,
Pour la richeſſe, & pour le gain
Votre ardeur ſeroit excuſable.

Mais puiſque leur ſecours eſt vain,
Pour détourner ce coup funeſte,
Exempts de trouble & de chagrin,
Partagez le tems qui vous reſte
Entre la tendreſſe & le vin.

CANTATE XI.

L'INCONSTANCE PUNIE.

JE rêvois l'autre nuit aux courſes indiſcrettes
Où m'avoit engagé l'Amour,
Et du flambeau des Cieux j'attendois le retour,
En ſongeant à tant d'amourettes.

J'au-

* *Ode XXIII.*

* J'aurois plûtôt compté les feuilles des forêts,
Des bords de l'Océan j'aurois compté le ſable,
Plûtôt que le nombre innombrable
De tous les Amours que j'ai faits.
La Grece n'a point de bocages,
Ni de Temples, ni de Palais,
Où quelqu'objet rempli d'attraits
Ne ſe vante de mes homages.

J'ai porté les loix de Cipris
Juſqu'en Egypte & dans la Crete,
L'Aſie a vû mon cœur épris
De mille objets, dont la défaite
M'a coûté moins cher qu'à Paris.

Les lieux même où jadis Hercule
Mit des bornes à ſes exploits,
N'ont pû me preſcrire des loix,
Pour en mettre au feu qui me brule.

C'eſt aſſez, criai-je aux Amours
Avec une voix de tonnerre,
Je veux vous quitter pour toûjours;
C'eſt aſſez parcourir la terre.

Je

* *Ode XXXII.*

Je ne veux plus chercher d'attraits
Que dans la bouteille & le verre;
Lorſque vous me ferez la guerre,
Ils me garderont de vos traits.

Tandis que cet eſpoir frivole
M'inſpire ces rudes accens,
Je me ſens couper la parole
Par des Pavots aſſoupiſſans.

* Je crus voir en dormant une troupe de Belles,
Dont l'Amour juſqu'à moi ſembloit guider les pas,
Et que, pour éviter leurs dangereux apas,
La Peur m'avoit prêté ſes ailes.
Mais l'Amour, d'un air mépriſant,
Pour me montrer combien ſa pourſuite eſt à crain-
Chargea ſes pieds d'un plomb peſant, (dre,
Et ne laiſſa pas de m'atteindre.

Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux:
Ne prenez point pour un menſonge
Ce qu'il a de miſtérieux.
Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux.

Parmi

* *Ode XLIV.*

Parmi tant de Beautez, pour qui mon cœur volage
A cru ſentir des feux dont il ne bruloit pas,
Je n'ai trouvé que vos apas
Dignes de fixer mon homage.
L'Amour, dont je reſſens les coups,
M'a forgé par dégrez une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus belle
Que pour l'élever juſqu'à vous.

Un Papillon de roſe en Roſe
Aime à voler dans le Printems;
Mais il faut bien qu'il ſe repoſe,
Lorſque l'Hiver glace nos champs.
C'eſt ainſi que dans le bel âge
Il eſt permis d'être volage;
Mais dans l'Automne de nos jours,
Où leur feu commence à s'éteindre,
L'on ſe trouveroit bien à plaindre,
Si l'on ne fixoit ſes Amours.

CANTATE XII.

* *L'AMOUR PEINTRE.*

L'Hiver avoit chaſſé Pomone après Cérès,
Depuis qu'Iris pleuroit l'abſence de Bathylle,
Et

* *Odes XXVIII. & XXIX.*

Et que ſa douleur inutile
Se ſoûlageoit par ces regrets:

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs!
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les ſépare?

Ne viendras-tu plus, cher Amant,
Embélir ces triſtes Rivages,
Où l'Hiver fait moins de ravages,
Que ton funeſte éloignement.

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs!
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les ſépare?

Qui peut t'arrêter ſi long-tems
Loin d'une Amante qui t'adore,
Toi qui mieux que l'Amant de Flore
Peux me ramener le Printems?

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs!
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,

Que

Que ta cruauté les ſépare !

Tandis que ſa douleur ſe plaît à s'exhaler
Par des plaintes toûjours nouvelles,
Elle aprend que l'Amour pour les Amans fidèles
A trouvé l'art de raſſembler
Des ombres, des couleurs plus fortes que l'abſence,
A qui ce divin Maître a donné la puiſſance
D'animer une toile, & la faire parler.
Son amoureuſe impatience
A Paphos ſur le champ la contraint de voler;
Et ſon cœur par ces mots marque la violence
Du feu dont il ſe ſent bruler :

Amour, qui, par un Art rival de la Nature,
Peut, tout abſent qu'il eſt, me montrer mon Amant,
Si tu veux m'en tracer la fidèle peinture, (mant.
Prends ce qu'en chaque Dieu tu vois de plus char-

Donne lui d'Apollon la blonde chevelure,
Raſſemble dans ſes traits, confonds dans ſes regards
La pudeur dont Pallas relève ſa parure,
La douceur de ta Mère, & la fierté de Mars.

Enfin de ton carquois dépouille-toi toi-même,
Et fai que mon Amant s'en ſaiſiſſe à ſon tour;

Tu

Tu paſſeras par tout pour le Berger que j'aime,
Et par tout mon Berger paſſera pour l'Amour.

Ainſi parloit Iris, & l'objet qui l'enflame
S'offre tel à ſes yeux qu'il eſt peint dans ſon ame:
C'eſt Bathylle, il reſpire, elle n'en peut douter;
Elle embraſſe cent fois cette image naïve,
Cent fois ſon oreille attentive
S'eſt diſpoſée à l'écouter.

Mais que peut un Portrait, quand l'Amour eſt ex-
Iris ſe rend à ſes douleurs, (trême?
Et l'Amour n'arrête ſes pleurs
Qu'en lui ramenant ce qu'elle aime.

Quand on aime bien tendrement,
Une muette reſſemblance
Contre les rigueurs de l'abſence
Eſt un foible ſoûlagement.
Non, jamais nos déſirs avides
Ne ſauroient être ſatisfaits,
Que par des plaiſirs plus parfaits,
Et des entretiens plus ſolides.

CANTATE XIII.

* *MARS BLESSE' PAR L'AMOUR.*

DAns les cavernes de Lemnos
Vulcain forgeoit des traits pour le Dieu de Paphos.

Une charmante Immortelle
Trempe leur pointe cruelle
Dans un vaſe plein de miel,
Où l'Amour, moins humain qu'elle,
Se plaît à mêler du fiel.
Ainſi, lorſque dans une ame
L'Amour lance un trait de flame,
Il fait rendre en même tems
Et malheureux & contens
Ceux que ſous ſes loix il range.
Ainſi les jours & les nuits
Ont un éternel mêlange
Et de plaiſirs & d'ennuis.

Tandis que les marteaux font retentir l'enclume;
Au ſortir d'un combat le redoutable Mars,
Sur ces foibles travaux où Vulcain ſe conſume

* *Ode XLV.*

Promène avec dedain ſes orgueilleux regards;
Et par ce diſcours téméraire,
Qui lui coûtera des regrets,
Il brave le Dieu de Cithère
Sur la foibleſſe de ſes traits:

Enfant, dont l'audace
Croit tout ſurmonter,
Quelle ame aſſez baſſe
Peut te redouter?
Laiſſe-moi la gloire
De lancer des traits
Qui ſoient à jamais
Sûrs de la Victoire,
Et borne l'emploi
Des armes fragiles
Qu'en tes mains je voi,
Aux jeux inutiles
D'Enfans tels que toi.

Vénus ſourit à ce reproche,
Et l'Amour, ſûr de ſe venger,
Prend une flêche qu'il décoche
Sur le Dieu qui l'oſe outrager.

Eſſayons, lui dit-il, s'il faut que je te cède,

Et

Et voyons ſi tes traits ſont plus forts que les miens.
Le trait vole : & le Dieu que la douleur poſſède,
Lorſqu'il enſanglanta le fer de Diomède
Frapa d'un moindre cri les rivages Troyens.

Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.
Punit-on un moment d'audace
Avec cet excès de rigueur ?
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.
Le terrible Dieu de la Thrace
Te reconnoît pour ſon Vainqueur.
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Non, dit l'Amour plein d'allegreſſe
D'avoir fait des maux ſi cuiſans,
Juge par le trait qui te bleſſe
Si les tiens ſont auſſi peſans.
Garde le bien. Je te le laiſſe.
Je ne reprends point mes préſens.

Le Guerrier le plus invincible
Ne peut ſe défendre d'aimer.
Plus un cœur ſe croit inſenſible,

Plus il eſt prêt de s'enflamer.
Le Guerrier le plus invincible
Ne peut ſe défendre d'aimer.
Malheur, malheur au cœur paiſible;
Qui force l'Amour de s'armer.
Le Guerrier le plus invincible
Ne peut ſe défendre d'aimer.

CANTATE XIV.

LA CIGALE.

*UNe Cigale au coin d'un bois
S'aviſa de ſe laiſſer prendre
Dans les rets que venoient de tendre
Les Enfans aux brillans carquois.

Ils alloient venger ſur elle
La honte de leur butin,
Quand ces mots, dictez ſoudain
Par ma pitié naturelle,
Fléchirent l'humeur cruelle
Du bataillon enfantin.

Enfans, allez faire la Guerre

* *Ode XLIII. I. Livre de l'Anthologie.*

A tant d'oiſeaux que j'aperçoi
Faire leur ordinaire emploi
De piller les fruits de la terre.
Mais l'ennemi, dont vous jurez la mort,
Ne leur a jamais fait de tort:
Il n'eſt ni Nimphe, ni Bergère
Qui n'aime à l'ouïr dans nos Champs;
Et vous ſentirez leur colère
Si vous les privez de ſes chants.

Je n'eus pas fini ce langage
Que je vis un eſſaim d'Amours;
Dans mon ſein s'ouvrir un paſſage;
Et je les y ſens tous les jours
Faire un pitoyable ravage.

* A tous les Amours que je ſens,
Mon cœur ne ſauroit plus ſuffire.
L'Hirondelle dans le Printems
Ne fait ſon nid que tous les ans;
Mais dans mon ſein, qu'Amour déchire,
Il bâtit le ſien en tout tems.
Non, mon cœur ne peut plus ſufire
A tous les Amours que je ſens.

* *Ode XXXIII.*

A peine les Amours naiſſans
Ont percé leur tendre coquille,
Que toûjours de nouveaux Enfans
En font augmenter la Famille.
Sans ceſſe mon ſein en fourmille;
J'entends toûjours des cris perçans.
Ah quelle peine! ah quel martire!
Non, non, mon cœur ne peut ſuffire
A tous les Amours que je ſens.

Je ne connois plus qu'un remède
Au mal que me font les Amours.
Chers Amis, j'implore votre aide,
La bouteille à la main volez à mon ſecours:
Sur ces Auteurs de ma diſgrace,
Verſez, & faites dans mon ſein
Couler un déluge de vin,
Qui les y noye, ou les en chaſſe.

CANTATE XV.

MINERVE ET L'AMOUR.

LEs Nimphes de Pallas, d'une main attentive
Mêloient la pourpre & l'or, pour finir des Portraits,
Où la promte navette, & l'éguille naïve,

Du

Du pinceau, leur rival, ſurpaſſoient les attraits.

* Quel eſt le pouvoir des mêlanges,
Qui forment ce vivant Tableau!
Du Dieu qui préſide aux vendanges,
Tous les Habitans d'un Hameau,
A l'aſpect de leur vin nouveau,
Y ſemblent chanter les loüanges.
L'on y voit des Vieillards, que ſon jus rajeunit,
Former encor des jeux & des danſes nouvelles,
Et des Belles, qu'il aſſoupit, (les.
Trouver, en s'éveillant, quelqu'Amant auprès d'el-

† Quel eſt cet autre objet? Par quel enchantement
Cet amoureux Taureau fend-il le ſein de l'onde,
Fier d'avoir ſur ſon dos un fardeau ſi charmant!
Ah! malgré ſon déguiſement
L'on connoît le maître du monde!

Prévenez, dit Pallas, prévenez les malheurs,
Qu'avec de ſi vives couleurs
Vos ſavantes mains éterniſent;
Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'Amour produiſent:

* *Ode LII.* † *Ode XXXV.*

Que leurs éxemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

Le travail & la diligence
Détruiſent leur autorité,
Et c'eſt la ſeule oiſiveté
Qui fait l'excès de leur puiſſance.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'Amour produiſent:
Que leurs éxemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

Si l'Amour vient dans vos retraites,
Réſolu d'en troubler la Paix,
Faites lui ſentir que ſes traits
Cèdent aux coups de vos navettes.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'Amour produiſent:
Que leurs éxemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

L'Amour ſenſible à cet outrage,
Sur la fière Minerve, & les ſœurs d'Arachné
Tourne ſon arc empoiſonné,
Et ſes traits, en volant, font ceſſer leur ouvrage.

Pal-

Pallas s'éforce en vain d'animer leur courage,
Rien ne peut raſſembler ſon Troupeau conſterné.
Elle même ſe voit contrainte
De voler vers ſon Père au céleſte ſéjour,
Et de lui porter cette plainte
Contre l'audace de l'Amour:

Puiſſant Maître des Dieux qui lancez le tonnerre,
En vain votre bras triomphant
Foudroya les Fils de la Terre,
Lorſque vous permettez qu'un plus cruel Enfant
Faſſe à tout l'Univers une plus rude Guerre.
En vain par d'utiles emplois
J'avois cru m'éxempter de ſes barbares loix,
Ses traits me pourſuïvent ſans ceſſe.
Ah! qui voudra tourner ſes pas
Vers le ſentier de la ſageſſe,
Si le Ciel ne l'éxempte pas
Des piéges que l'Amour lui dreſſe?

A ces mots, d'un regard qu'il lança ſur l'Amour,
Jupiter ébranla le céleſte ſéjour.
Cruel Enfant, dit-il, Tiran de la Nature,
Entendrai-je toûjours des plaintes contre toi?
Si je t'ai pardonné l'injure
Des traits que ton audace à portez juſqu'à moi;

Si du reſte de ma Famille
J'ai vû tranquillement les tranſports furieux,
Penſes-tu qu'inſenſible aux plaintes de ma Fille,
Sur tes crimes nouveaux je ferme encor les yeux?

Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.
Il eſt tant de Mortels dans ce vaſte Univers
Sur qui ton pouvoir peut s'étendre;
Souffre qu'il ſoit un cœur qui puiſſe ſe défendre
De la néceſſité de gémir dans tes fers.
Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.

* Va ſonge à m'obéïr, ou tremble qu'à tes yeux
Le feu, que je tiens, ne dévore
Ton arc & tes traits odieux:
Tonne, répond l'Amour, je me ſouviens encore
Comme on fait un Taureau du plus puiſſant des Dieux.

Non, ce n'eſt point par la menace
Que l'Amour calme ſes rigueurs;
C'eſt un Enfant qui ne fait grace
Qu'à ceux qui lui donnent des fleurs.

CAN-

* *La fin de cette Cantate eſt tirée d'une Epigramme Latine de Sannazar, dont Moſchus lui avoit fourni l'idée.*

CANTATES
IMITÉES DE BION
ET DE
THEOCRITE.

AVERTISSEMENT.

Comme tout ce que l'Auteur a pû tirer des Odes d'Anacréon ne lui a fourni que quinze Cantates, nous avons cru que le Public ne ſeroit pas fâché qu'on y ajoutât celles qu'il a imitées de Bion & de Théocrite.

CANTATES IMITÉES DE BION ET DE THEOCRITE.

CANTATE PREMIERE.

* *LA MORT D'ADONIS.*

ADonis étendu, ſans force, & ſans couleur,
Des baiſers de Vénus ne ſentoit plus les charmes;
Et la Terre abreuvée, & de ſang, & de larmes
Avoit

* *Première Idylle de Bion.*

Avoit déja produit une nouvelle fleur.
De cette perte irréparable
Les Amours puniſſoient leurs carquois innocens,
Et la Déeſſe inconſolable
Accompagnoit leurs pleurs de ces triſtes accens :

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidèle,
Je ne verrai plus tes apas;
Et le malheur d'être immortelle
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Que ne m'eſt-il permis d'accompagner ton ombre!
Le plaiſir de te voir ſur le Rivage ſombre,
Me le rendroit plus cher que la clarté du jour.
J'irois, avec le Dieu du ténébreux ſéjour,
Partager un bonheur dont mon ame eſt jalouſe.
Que ne puis-je ceſſer, pour être ſon Epouſe,
D'être la Mère de l'Amour!

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidèle,
Je ne verrai plus tes appas;
Et le malheur d'être immortelle
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Amours, livrez moi ma Victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs;
Contre l'Auteur de mes malheurs,

Ser-

Servez la fureur qui m'anime;
Hâtez-vous de punir ſon crime,
Que ſon ſang coule avec mes pleurs.
Amours, livrez-moi ma Victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs.

* A ces mots les Amours, dans la forêt prochaine,
Fondent de toutes parts ſur l'objet de leur haine.
Bien-tôt de mille nœuds il ſe ſent attacher;
Bien-tôt, pour le faire marcher,
La pointe de leurs traits commence ſon ſuplice;
Et pour ce nouveau Sacrifice,
Leurs flambeaux réünis allument le bucher.

Vengez-vous, charmante Déeſſe,
Dit ce Captif en ſoupirant;
Mais du moins aprenez qu'un excès de tendreſſe
A produit un crime ſi grand.
Lorſque de cet Epoux, dont vous pleurez la perte,
Je vis, au gré des vents, la cuiſſe découverte,
Je voulus qu'un baiſer uſurpé ſur Vénus
Contentât mes déſirs avides:
Et je ne me reſſouvins plus
Que j'avois des dents homicides.

Ven-

* *XXX. Idylle de Théocrite.*

Vengez-vous, délivrez vos yeux
D'un Ennemi qui vous offenſe;
Je crains plus la pitié des Dieux
Qu'un autre ne craint leur vengeance.

Vénus, par ces regrets ſe laiſſant attendrir,
Fait briſer ſur le champ les fers de ſa Victime;
Mais l'horreur qu'elle a de ſon crime,
En dépit de Vénus la condamne à mourir.
Elle s'élance, ſans rien craindre,
Parmi les flames du bucher;
Et Vénus ne peut s'empêcher
De l'envier & de la plaindre.

L'on portoit autrefois l'amour
Juſqu'à s'armer contre ſoi-même;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

Après quelques pleurs ſuperflus,
Qu'on ceſſe bien-tôt de répandre,
Les ſoupirs ne s'adreſſent plus
A qui ne peut plus les entendre.

L'on portoit autrefois l'amour

Juſqu'à s'armer contre ſoi-même;
Mais on ne quitte plus le jour,
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

CANTATE II.

LA CHASSE DES OISEAUX.

*A Peine la blonde Cérès
Recueilloit les pleurs de l'Aurore,
Que pour les vrais plaiſirs, Daphnis, trop jeune encore,
S'occupoit à tendre des rêts.

Oiſeaux, fuyez ce bocage,
Où de dangereux apas
Vous cachent un eſclavage,
Que vous n'éviterez pas,
Si chacun n'eſt aſſez ſage
Pour en détourner ſes pas.

Jeunes Cœurs, qu'Amour veut prendre
Dans des rêts plus dangereux,
Ce n'eſt qu'en fuyant les jeux,

* *Idylle II. de Bion.*

Dont il cherche à vous ſurprendre,
Que vous pourrez vous défendre
Du péril d'être amoureux.

Tandis que le Berger s'anime à cet Ouvrage,
Il voit le tendre Amour, qu'il prend pour un Oiſeau,
Voler de feuillage en feuillage.
Il court dans le prochain Hameau
Implorer le ſecours des Bergers de ſon âge;
Mais ſa Mère ſavante & ſage,
Qui, ſur le récit de ſon Fils,
Reconnoît le Dieu de Cithère,
Le détourne, par cet avis,
D'une entrepriſe téméraire.

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rêts que tu peux tendre!
Par l'Oiſeau que tu veux prendre,
Crain d'être pris à ton tour.

Loin de le vouloir ſurprendre,
Fui cet aimable Trompeur.
Il fait ſemblant d'avoir peur,
Et de ne t'oſer attendre;
Mais dans un âge moins tendre
Tu n'auras plus ce bonheur,

Et

Et le Traître, dans ton cœur,
Ne viendra que trop ſe rendre.

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rêts que tu peux tendre!
Par l'Oiſeau que tu veux prendre,
Crain d'être pris à ton tour.

Daphnis fut ſourd à ce langage,
Dont il ne reconnut le prix,
Qu'après que l'Enfant de Cipris
Eut vengé, par ſon eſclavage,
Tous les Oiſeaux qu'il avoit pris.

Vous à qui la Chaſſe
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous ſurpaſſe
A tendre des rêts.

Son pouvoir ſuprême,
Mieux que chez les Rois
Règne dans les bois,
Où Diane même
Ne peut fuir ſes Loix.

Vous à qui la Chaſſe

Offre tant d'attraits,
L'Amour vous ſurpaſſe
A tendre des rêts.

CANTATE III.

L'AMOUR MUSICIEN.

A. M. D. L.

AMi généreux & ſincère,
Souffre que l'Amour & ſa Mère,
T'offrent des Chants que tu chéris :
Plus contens de te faire un préſent qui te touche,
Qu'à quelque Puiſſance farouche,
Qui n'en connoîtroit pas le prix.

* Un jour, dans la ſaiſon nouvelle,
Licidas, à l'ombre d'un bois,
Diſputoit le prix de la voix
A l'amoureuſe Philomèle.
Les Zéphirs n'oſoient agiter
Ni roſeau, ni fleur, ni verdure;

Et

* *Idylle III. de Bion.*

Et les ruiſſeaux, pour l'écouter,
Interrompoient leur doux murmure.

Autour du Berger,
Les Graces riantes,
Les Nimphes contentes
Viennent ſe ranger.
L'Amour, pour entendre
Ses chants pleins d'attraits,
Met ſur l'herbe tendre
Son arc & ſes traits:
Et ſa Mère même,
Dans les doux ſoupirs
Du Berger qu'elle aime,
Sent moins de plaiſirs.

Dès qu'il eut ceſſé de chanter,
Chacun lui donna la victoire;
Et la ſœur de Progné n'oſa plus ſe flatter
De lui diſputer cette gloire.
Alors la Mère des Amours
Lui préſenta ſon Fils, & lui tint ce diſcours:

Berger, tes concerts, que j'admire,
Ont tant de charmes pour Cipris,
Qu'elle veut te laiſſer ſon Fils,
Pour le former & pour l'inſtruire.

Je juge par l'effet que tes chants font ſur moi,
Qu'il augmenteroit notre Empire,
S'il ſavoit chanter comme toi.

Souvent une ame indifférente
Réſiſte à bien d'autres apas,
Que ſes rigueurs ne tiennent pas
Contre ceux d'une voix touchante.

Alors, avec empreſſement,
Licidas, ſur le ton champêtre,
Commença d'éxercer le Diſciple charmant,
Dont il devoit être le maître.
Mais quel étonnement lui fit ouvrir les yeux,
Quand il vit l'Enfant de Cithère,
Mépriſant le chant ordinaire,
Prendre un ton plus mélodieux,
Pour chanter les amours des Dieux,
Sans oublier ceux de ſa Mère!

Ah! lui dit le Berger, enchanté de ces ſons,
Amour, je voi que mes chanſons
Valent beaucoup moins que les tiennes;
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

Les Chants où tu ne règnes pas
N'ont rien de touchant, ni de tendre ;
Et je ne trouve plus d'apas,
Qu'en ceux que tu m'as fait entendre.

Amour, je voi que mes Chanſons
Valent beaucoup moins que les tiennes ;
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

L'Enfant en même tems devint maître à ſon tour,
Et le Berger, depuis ce jour,
Aprit par ſon expérience,
Qu'un Mortel n'a point de ſcience,
S'il n'eſt pas inſtruit par l'Amour.

Vous qui des ſons de votre Lire
Voulez qu'on goûte les douceurs,
Il faut que l'Amour vous inſpire,
Ce n'eſt pas aſſez des neuf Sœurs.

Votre gloire ne ſauroit croître,
Qu'autant qu'il en ſera l'apui.
Le Dieu des arts eſt un grand maître ;
Mais l'Amour en ſait plus que lui.

CANTATE IV.

*ACHILLE ET DEIDAMIE.

SOus les traits & l'habit d'une jeune Princeſſe,
Achille dans Sciros jouïſſoit d'un bonheur
Auſſi funeſte à ſa valeur,
Que favorable à ſa tendreſſe.
Chaque jour comme ſœur, chaque nuit comme é-
De la belle Déïdamie, (poux
Il échapoit aux traits de la Parque ennemie,
Et goûtoit en ſecret les plaiſirs les plus doux.

Nuit, confidente fidèle
De tant d'amoureux déſirs,
Il n'eſt de parfaits plaiſirs,
Que ceux que l'on vous révèle.
Si-tôt que du jour jaloux
L'on voit la lumière éteinte,
Les Amans cèdent ſans crainte
A ce qu'Amour a de doux.
La pudeur, ni la contrainte,
Ne tiennent point contre vous.

* *Idylle VIII. de Bion.*

Par

Par le ſecours de vos ombres,
Que de Jaloux endormis!
Que de regards ennemis,
Couverts de vos voiles ſombres!
Et de votre heureux retour
Que l'on voit d'Amans avides,
Par des entretiens ſolides,
Dédommager leur amour
Du peu que leurs yeux timides
Se ſont dit pendant le jour!

Tandis que le reſte du monde
Ignore les plaiſirs de ces heureux Amans,
La Princeſſe livrée à des preſſentimens
Qui troublent cette Paix profonde,
Par ces tendres regrets exprime ſes tourmens:

Votre ardeur, cher Amant, à ma flame eſt égale;
Nous formons les mêmes déſirs;
Mais je tremble qu'une Rivale
Ne trouble de ſi doux plaiſirs.
Je crains que la gloire jalouſe,
Des bras d'une fidèle Epouſe,
Ne vous arrache quelque jour.
Pardonnez les frayeurs dont mon ame eſt atteinte:
Mon cœur ſentiroit moins de crainte

S'il ne ſentoit pas tant d'amour.

Ne craignez rien, belle Princeſſe,
Lui répond ſon Amant, en eſſuyant ſes pleurs,
Quel plaiſir prenez-vous d'outrager ma tendreſſe
Par d'indignes ſoupçons, & d'injuſtes douleurs!
Ah! par les mains de la Victoire,
Tous les ſceptres de l'Univers
Me ſeroient vainement offerts,
Je ne connois point d'autre gloire
Que celle de porter vos fers.

Uliſſe cependant, zélé pour ſa Patrie,
Veut lui rendre le ſeul Héros
Dont l'Apui des Troyens doit ſentir la furie;
Et pour le découvrir il ſe rend à Sciros:
Il étale aux yeux des Princeſſes
Les ornemens & les richeſſes,
Qui peuvent relever l'éclat de leur beauté.
Achille, avec dédain, enviſage leurs charmes;
Mais d'un trouble ſoudain il paroît agité,
Quand parmi ces atours il voit briller des armes,
Qui ſemblent l'accuſer de ſon oiſiveté.

L'ardeur dont la gloire l'enflame,
Diſſipe les lis de ſon teint;

Et la rougeur, dont il eſt peint,
Fait voir le trouble de ſon ame.

Les Graces, rébelles aux Loix
De la Déeſſe d'Amathonte,
Semblent pour la première fois,
Rougir de dépit & de honte,
Et ſe courroucer toutes trois,
De voir que Pallas les ſurmonte.

L'ingénieux Uliſſe, à ces ſignes certains,
Reconnoît le Héros que demande la Grece,
Et d'un glaive terrible armant ſes jeunes mains,
Par ce diſcours guerrier, du Fils d'une Déeſſe
Il augmente l'ardeur, & hâte les Deſtins:

Quittez les jeux, fuyez leurs charmes,
Rougiſſez d'un honteux repos,
Le carnage & le bruit des armes
Sont les vrais plaiſirs des Héros.

Venez renverſer des Murailles,
Venez forcer des Bataillons,
De leur ſang, de leurs funerailles
Faites regorger les ſillons.

Lorſque des Plaiſirs à la gloire

On a promené ſes déſirs,
Il n'apartient qu'à la Victoire
De les ramener aux Plaiſirs.

Pénétré des diſcours d'Uliſſe,
Achille en même tems déchire tous les nœuds,
Dont le fatiguant artifice,
Sous un voile emprunté captivoit ſes cheveux.
Déïdamie, en proye aux plus vives allarmes,
Veut en vain par ſes cris, par ſes plus tendres lar-
(mes
Déſarmer ce jeune Lion:
Son cœur ne trouve plus de charmes
Que dans la chute d'Ilion,
Qu'Uliſſe promet à ſes armes.

Belles, qui croyez pour toûjours
Aſſervir un jeune courage,
N'en eſpérez d'autre avantage
Que des chaînes de quelques jours,
Dont un ſon d'airain le dégage.

Il n'écoute plus les Amours,
Si-tôt que Bellone l'apelle;
Et les ſermens d'être fidèle
S'envolent au bruit des Tambours.

CAN-

CANTATES DIVERSES.

LETTRE,

LETTRE,

A MESSIEURS DE L'ACADE'MIE DE BOURDEAUX.

MESSIEURS,

*Je vous envoye une Cantate, dans laquelle je ne prétends point cenſurer un Etabliſſement auſſi louable, & auſſi utile que le vôtre. J'en veux ſeulement au mauvais choix que vous avez fait d'un Protecteur, en la perſonne de Mr. le Duc de la F***, qui n'eſt recommandable que par le mérite de ſes Pères. Ce choix eſt d'autant plus blamable que vous avez, pour Gouverneur de votre Province, un Prince nourri dans le ſein des Muſes, & initié depuis ſon enfance à leurs Myſtères les plus ſecrets. J'eſpère que vous y ferez de ſolides réflexions, & que me connoiſſant auſſi ſenſible que je le ſuis à la gloire de ma Patrie, vous me ferez la grace de me croire, &c.*

CAN-

CANTATES DIVERSES.

CANTATE PREMIERE.

L'ACADEMIE DE BOURDEAUX.

FIlle de l'Océan, orgueilleuſe Garonne,
Dont les bords ſont moins fiers du reflux de vos flots,
Que d'avoir, par les chants d'Au-
Egalé Mantoue & Lesbos.
Quels Arts penſez-vous qu'y ramène

Un

Un Syſiphe échapé du ténébreux valon,
Et plus propre à rouler l'inſtrument de ſa peine,
Qu'à mériter de vous les honneurs d'Apollon?

Vengez l'honneur de vos rivages;
Le Xante, moins puiſſant que vous,
Souleva ſes Flots en couroux,
Pour punir de moindres outrages.

Par de plus terribles effets,
Renverſez l'Autel ſacrilège,
Où l'or a l'affreux privilège
De faire adorer les forfaits.

Vengez l'honneur de vos rivages;
Le Xanthe, moins puiſſant que vous,
Souleva ſes Flots en couroux,
Pour punir de moindres outrages.

* En vain par un plus digne choix,
Mon amoureuſe idolâtrie
A voulu rendre à ma Patrie
Tout l'éclat qu'elle eut autrefois.

Notre

* *Mr. le Comte d'Eu, Gouverneur de Guienne, choiſi par l'Académie de Périgueux pour en être le Protecteur.*

Notre Ennemi commun, pour le prix de mon zèle,
Abuſant d'un pouvoir ſur les Dieux uſurpé,
M'a fait gémir long-tems dans une Iſle cruelle,
Dont je ne me ſuis échapé,
Que pour être l'Echo fidèle
* Des Arrêts foudroyans dont Thémis l'a frapé.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans.
La foudre ne dort quelque tems,
Que pour mieux fraper ſes Victimes.

Mortel affamé de tréſors,
Les Dieux s'arment pour ton ſuplice:
Ne crois pas braver leur juſtice,
Comme tu braves les remords.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans.
La foudre ne dort quelque tems,
Que pour mieux fraper ſes Victimes.

Vous qui m'avez ſçu conſerver

* *L'Arrêt du Parlement de Paris qui condamne Mr. le Duc de la F***. à une conduite moins blâmable, & ſes Aſſociez à diverſes peines.*

Le feu que j'eus dans ma jeuneſſe,
Savantes Nimphes du Permeſſe,
C'eſt parmi vous qu'on peut trouver
La vraie & l'unique richeſſe,
Que le ſort ne peut enlever.

Vous m'avez inſpiré l'adreſſe
De me délivrer de mes fers;
Et plus touché de vos concerts,
Que du trompeur éclat d'une aveugle Déeſſe,
* Je livre aux Aquilons la crainte, & la triſteſſe,
Pour les emporter ſur les Mers.

Heureux qui content de ſa Lire,
Entre Apollon & les Amours,
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire!

Le Sort, jaloux de ſes plaiſirs,
Tâche en vain d'en troubler les charmes.
On peut voir les maux ſans allarmes,
Quand on voit les biens ſans déſirs.

Heu-

* *Muſis amicus triſtitiam & metum*
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis.... Hor. Ode XXVI. Liv. I.

Heureux qui content de ſa Lire,
Entre Apollon & les Amours,
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire!

Jupiter ne lance ſes traits,
Que ſur des chênes, dont l'audace
Oſe l'aprocher de trop près.
Mais ſur les lauriers du Parnaſſe
La foudre ne tombe jamais.

Heureux qui content de ſa Lire,
Entre Apollon & les Amours,
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire!

CANTATE II.

LE COUCOU.

TAiſez-vous, triſte Philomèle;
N'interrompez point les Coucous;
Ils ſavent cent fois mieux que vous
Annoncer la ſaiſon nouvelle.
Vos lugubres accens, dans ma langueur mortelle
Ne ſervent qu'à m'entretenir,

Au lieu que le Coucou ſans ceſſe me rapelle
Quelqu'agréable ſouvenir.

C'eſt ainſi que le beau Silvandre,
Des Couriers du Printems célébroit le retour,
Et donnoit des leçons d'amour
Aux Bergers empreſſez de le venir entendre.

Le Papillon, dans nos jardins,
Aime à voler de roſe en roſe,
Et le Coucou ne ſe repoſe,
Que dans le nid de ſes voiſins.
Amans, qui vous plaignez des rigueurs de vos Belles,
L'Amour aura pour vous
Des plaiſirs auſſi doux,
Quand vous prendrez pour vos modèles
Les Papillons & les Coucous.

Charmé de cette préférence,
L'Oiſeau, par ces aimables ſons,
Veut à l'auteur de ces leçons
Témoigner ſa reconnoiſſance:

Heureux Berger, ſi quelque jour,
Pour récompenſer ton amour,
L'Himen dans ſa chaîne t'arrête,

Je te promets, foi de Coucou,
D'être un des premiers à la fête,
Où je chanterai tout mon ſou,
Coucou, Coucou.

Si dans cette Troupe riante
L'Amour rend quelqu'un aſſez fou
Pour fixer par l'Himen ſon humeur inconſtante,
Il verra ſur quel ton je chante
Coucou, Coucou.

Cette Cantate a été faite pour donner lieu à un habile Muſicien de faire répéter diſtinctement par les inſtrumens le nom & le chant du Coucou.

CANTATE III.

DEDALE.

A La Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache!
Plus heureux celui qui ſe cache
Dans l'obſcurité de ſes bois!

L'Empire de l'Onde
Eſt moins inconſtant,

Que le cœur flottant
Des Maîtres du Monde.

Les ſervices les plus fameux
Sont pour nous de foibles aziles;
C'eſt ſouvent un crime envers eux
Que d'avoir été trop utiles.

A la Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache!
Plus heureux celui qui ſe cache
Dans l'obſcurité de ſes bois.

Sur des bords que Neptune entoure de ſes Flots,
Dédale, au fond du Labyrinthe,
Où l'avoit enfermé le couroux de Minos,
Se ſoulageoit par cette plainte,
Qui ne frapoit que les Echos:

Vengeons nous d'un Tyran, dont le cruel ombra-
Traite ainſi mes divins talens. (ge
Imprimons ſur l'airain, avec des traits ſanglans,
La cauſe de mon eſclavage,
Eterniſons le ſouvenir
Des excès où l'Amour a réduit ſa Famille:
Paſiphaé ſa Femme, Ariane ſa Fille,
Me fourniſſent les traits dont je le veux punir.

Vole,

Vole, Amour, prête moi tes ailes.
De mes peines cruelles
C'eſt à toi de finir le cours.
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon ſecours.

C'eſt par toi qu'aux Mortels il n'eſt rien d'impoſſible:
C'eſt toi ſeul qui d'Orphée animas les concerts,
Lorſque du Tyran des Enfers
Il fléchit le cœur infléxible.

Je n'ai que la route des airs
Pour m'éloigner de ce ſéjour perfide;
Mais les chemins m'en ſont ouverts,
Si tu veux m'y ſervir de guide.

De quoi l'eſprit humain ne vient-il pas à bout,
Quand pour ſe délivrer d'un péril qui le preſſe,
Il faut que ſa vertu redouble ſon adreſſe!
C'eſt par là que Dédale eſt capable de tout.
Certain de pénétrer d'impénétrables voutes,
Il ajoute à ſes bras des reſſorts emplumez:
Et les oiſeaux ſont allarmez
De voir que les Humains ſuivent les mêmes routes.

Volez, volez, ne craignez plus
De rentrer dans les fers que vous avez rompus.

Vous ne verrez point de rivages,
Qui ne vous rendent des homages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le Minotaure,
Si Minos oſe encore
Vous pourſuivre de toutes parts, (monte.
Il n'eſt point de périls qu'un grand cœur ne ſur-
Ses efforts redoublez redoubleront ſa honte,
Et le triomphe des Beaux-Arts.

Les vents impétueux, par d'éternels ravages,
Ne troublent pas le ſein des Mers:
Après les plus cruels orages,
Le calme revient dans les Airs;
Et tôt ou tard les grands courages
Savent briſer d'indignes fers.

CANTATE IV.

LA BELLE HOLLANDOISE.

CHez un Peuple rival des Rois,
A qui le déſir d'être libre
A couté d'auſſi longs exploits,
Qu'aux premiers Habitans des rivages du Tibre,
Iris,

* *Madame la Baronne de Creuningen.*

Iris, la jeune Iris, ſurpaſſe les attraits
De la Déeſſe de Cithère.
Celle pour qui l'Amour ſe bleſſa de ſes traits,
Etoit moins digne de lui plaire.

L'on conteroit plûtôt les Habitans des Airs,
Les nocturnes flambeaux de la voute azurée,
Et les épis dorez dont Cérès eſt parée,
Que le nombre des cœurs qu'Iris tient dans ſes fers.

L'Empire de Flore
Cède à ſes apas.
L'on voit plus éclore
De fleurs ſous ſes pas.
La ſaiſon nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour ſoûmettre Iris à leurs Loix,
Et rendre ſon cœur moins ſévère,
Bacchus & l'Enfant de Cithère
Se ſont unis plus d'une fois;
Mais dans ce Combat agréable,
Ils ſont tous deux humiliez.
Bacchus Amant tombe à ſes pieds,
Et l'Amour yvre, ſous la table.

Jadis les Lis victorieux
Exercèrent ſur ces rivages
Les violens & courts ravages,
Que fait un torrent furieux.
C'eſt à vous, jeune Iris, de venger ces outrages,
La Seine ſur ſes bords vous rendra les homages,
Qu'on lui refuſa dans ces lieux.
Vous verrez ſes plus nobles têtes
Céder au pouvoir de vos yeux,
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conſerverez mieux.

Beautez que l'art pare
De tous les apas,
Que le Ciel avare
Ne vous donna pas,
Vos Lis téméraires
Par des Lis ſincères
Vont être flétris:
Vos couleurs trop vives,
Aux Roſes naïves
Vont céder le prix:
L'Amour ſur vos rives
Va conduire Iris.

Bien-tôt la Renommée, à la Troupe rivale

Porte

Porte cette atteinte fatale.
Quelle horreur les ſaiſit ! Quelle promte douleur
D'un éclat emprunté dérange l'artifice !
Et, pour commencer leur ſuplice,
Sur leur front démaſqué ramène la pâleur !

Ne ſouffrons pas que dans nos plaines
On oſe venir nous braver.
Perçons plûtôt les cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briſer nos chaînes.

Arrêtez, calmez le couroux,
Q'excitent dans vos cœurs jaloux,
Des charmes plus forts que les vôtres:
Contente du cœur d'un Epoux,
Iris vous cède tous les autres.

L'Innocence & la Paix, dans ces Lieux pleins d'a-
Epurent l'air qu'Iris reſpire, (pas,
Elle n'a pas deſſein d'en détourner ſes pas,
Ses yeux ne veulent point d'empire,
Où la vertu ne règne pas.

Heureux un objet qui raſſemble
Par une extrême nouveauté,
Et la ſageſſe & la beauté,
Qui vont ſi rarement enſemble !

Plus

Plus heureux mille fois encor
Celui qui poſſède un tréſor,
A qui nul autre ne reſſemble!

CANTATE V.

MELPOMENE.

QUel tourbillon, quel feu ſublime
Redoublent leur rapidité,
Pour me tranſporter ſur la cime
Du Parnaſſe que j'ai quitté!
Que voulez-vous de moi, Divine Melpomène?
En quittant les bords de la Seine,
J'ai ceſſé de ſuivre vos loix;
Et la fureur qui me domine
N'eſt plus cette fureur Divine,
Qui me ſaiſiſſoit autrefois.

Je ne veux plus, d'un vol rapide,
Imiter le Roi des Oiſeaux.
Je veux, comme un Cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Caché dans un coin de la terre,

Je

Je ne veux plus monter aux Cieux.
On s'aproche trop du tonnerre,
Quand on commerce avec les Dieux.

Je ne veux, plus d'un vol rapide,
Imiter le Roi des Oiſeaux.
Je veux, comme un Cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Pour qui voulez-vous que ma Lire
Retire encor du ſombre Empire
Ces noms, qui traînent après eux
Tant d'évènemens mémorables?
Pour chanter des maux fabuleux,
J'en reſſens de trop véritables.

Que tous mes Rivaux,
Fiers de ma diſgrace,
Uſurpent la place
Duë à mes travaux:
Je voi de la Scène
La chute prochaine,
Sans plaindre ſes maux;
Et d'un œil tranquille,
Comme un autre Achille,
Je voi ſur les eaux
Les flames Troyennes

Bru-

Bruler de Micènes
Les mille Vaiſſeaux.

Amours, hâtez-vous de me ſuivre,
C'eſt à vous ſeuls que je me livre,
Je ne veux plus chanter que vous;
Et je retranche de ma Lire
Tous les tons, qui dans votre Empire
Ne paroîtroient pas aſſez doux.

Amours, hâtez-vous de me ſuivre,
C'eſt à vous ſeuls que je me livre,
Je ne veux plus chanter que vous.

Heureux mes Chants, ſi parmi nous
Anacréon pouvoit revivre!
Volez, accourez, venez tous,
Amours, hâtez-vous de me ſuivre,
C'eſt à vous ſeuls que je me livre,
Je ne veux plus chanter que vous.

PIECES DIVERSES.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur, au retour de ſon voyage d'Eſpagne, ayant été reçu Bourgeois d'Amſterdam, crut devoir témoigner ſa reconnoiſſance aux Bourguemaîtres de cette puiſſante Ville, par le Prologue ſuivant, qui devoit précéder un Opéra, pour lequel le Sieur Bourgeois, Compoſiteur de Muſique, ſe flattoit d'obtenir leur permiſſion.

ACTEURS.

LA LIBERTE'.
MELPOMENE.
CHOEUR DE PEUPLES.
TROUPE DE MATELOTS.
TROUPE DE HE'ROS GRECS ET ROMAINS.

PIE-

PIECES DIVERSES.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente le Port d'Amſterdam, où parmi une Troupe de Matelots & de Peuples de différentes Nations, on voit paroître la Liberté, tenant d'une main les Livres Sacrez, & de l'autre les ſignes qui la caractériſent.

LA LIBERTE'.

J'Ai fixé mon ſéjour ſur ces heureux rivages,
Où par la douceur de mes loix,
Au mérite éclatant j'offre les avantages,

Qu'il ne trouve point chez les Rois.

Sans craindre qu'on lui faſſe un crime
Du culte qu'il rend à ſes Dieux,
Chacun ne leur offre en ces lieux
Que l'encens qu'il croit légitime.

C'eſt par là que le Tibre, à ces bords fortunez
A tranſmis ſon pouvoir ſur la terre & ſur l'onde.
C'eſt par là que les Arts, de l'abondance nez,
S'envolent du reſte du monde,
Pour recueillir ici, dans une paix profonde,
Les biens qui leur ſont deſtinez.

Chantez la Paix, goûtez ſes charmes,
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi que l'Amour
Ne peut faire craindre ſes armes.

CHOEUR.

Chantons la Paix, goûtons ſes charmes,
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi que l'Amour
Ne peut faire craindre ſes armes.

UN MATELOT.

En vain, pour éteindre nos feux,

Nous

Nous cherchons le ſecours de l'onde;
Amour, ton flambeau dangereux
Nous pourſuit juſqu'au bout du monde.
Les vents, & les flots orageux
L'allument toûjours davantage;
Et nous ſommes plus amoureux,
Quand nous regagnons le rivage.

Une Simphonie vive & majeſtueuſe annonce l'arrivée de Melpomène, Muſe de la Tragédie, qui deſcend ſur un nuage. En même tems une Troupe de Héros Grecs & Romains entre de tous côtez ſur la Scène.

LA LIBERTE'.

Quels ſons majeſtueux! quel accords enchanteurs
Arrêtent le cours de ces ondes!
Les vents n'oſent ſortir de leurs grotes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

CHOEUR.

Quels ſons majeſtueux! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours de ces ondes!
Les vents n'oſent ſortir de leurs grotes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

LA LIBERTE'.

Quel ſuperbe appareil! Quelle pompe nouvelle!

Sur des Thrônes briſez, ſur des Sceptres épars,
Quelle Divinité vient fraper mes regards!
Quelle foule de Rois traîne-t-elle après elle!

CHOEUR.

Quels ſons majeſtueux! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours de ces ondes!
Les vents n'oſent ſortir de leurs grotes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

MELPOMENE.

Charmante Liberté, ſouffrez que Melpomène
Tranſporte où vous régnez les charmes éclatans,
Qu'elle a fait briller ſi long-tems
Sur les rivages de la Seine.
Je la vois maintenant, à de frivoles jeux,
Sur tout ce que je vaux donner la préférence.
Mes plus chers Nouriſſons, illuſtres malheureux,
Sont les objets de ſa vengeance.
Pour le prix des bontez que vous aurez pour eux,
Je rendrai l'Amſtel plus fameux
Que les premiers fleuves du monde.
C'eſt peu que vos Enfans forcent la terre & l'onde
De ſeconder leurs moindres vœux,
Je veux que leurs plaiſirs égalent leur fortune,
Et partager avec Neptune

La

La gloire de les rendre heureux.

LA LIBERTE'.

Des Héros & des Rois ſouveraine Maitreſſe,
Vous qui nous inſpirez par des pleurs d'allegreſſe,
Et l'amour des vertus, & l'horreur des forfaits,
Vous trouverez ici les honneurs dont la Grece
Reconnut jadis vos bienfaits.
J'en jure par les Dieux, j'en atteſte Neptune,
Dont la puiſſance m'eſt commune,
Et ces Manes ſacrez, dont les fréquens exploits,
De ces heureux Climats m'ont aſſûré l'Empire,
En les afranchiſſant des tiranniques loix,
Que l'enfer vouloit leur preſcrire.

MELPOMENE.

Je vai redoubler mes efforts,
Pour mériter les avantages
Que vous m'offrez ſur ces rivages,
Où je veux comme vous prodiguer mes tréſors.

Venez, Puiſſances ſouveraines,
Rois, venez écouter mes héroïques ſons.
Je n'ai pu vous donner que de foibles leçons,
Dans les Etats dont vous tenez les rênes:
C'eſt ici que la Liberté
D'un ſilence forcé me fait briſer les chaînes,

Pour vous offrir la vérité,
Que je fis tant de fois triompher dans Athènes.

MELPOMENE ET LA LIBERTE'.

Par la chute des plus grands Rois
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au-deſſus des loix,
Ils ſont au-deſſous du tonnerre.

CHOEUR.

Par la chute des plus grands Rois
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au-deſſus des loix,
Ils ſont au-deſſous du tonnerre.

MELPOMENE.

Vien, Dieu de Cithère,
Vien à mon ſecours,
Je ne ſaurois plaire
Que par les Amours.

CHOEUR.

Vien, Dieu de Cithère,
A notre ſecours,
Nous ne ſaurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE.

Les jeux où tu ne brilles pas
N'ont rien que de ſombre & de triſte;
Mais il n'eſt rien qui me réſiſte,
Quand tu relèves mes apas.

CHOEUR.

Vien, Dieu de Cithère,
A notre ſecours,
Nous ne ſaurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE ET LA LIBERTE'.

Amours, tendres Amours, pour remplir notre at-
Volez, venez vous joindre à nous: (tente,
Il n'eſt point de fête charmante
Qui puiſſe ſe paſſer de vous.

Fin du Prologue.

*RISPOSTA

*A CHI PERSUADEVA UN AMICO INNAMORATO DI METTERSI IN LIBERTA.

Perchè moſtrarmi mai d'un cor diſciolto,
Anime ſenz' amor, gli agi, e 'l ripoſo?
Sò anch' io, che prezioſo
E' il non ſuddito ſtato, e che d'un volto,
O tal' or non inteſi, o troppo fieri
Tormentan troppo i ben' armati imperi.

Jo non prendo il laccio in fallo;
Egli è d'oro, e pure è fiero,
La beltà di quel metallo
Non mi fà men prigioniero.

Jo non, &c.

Tutto è ver, mà per queſto e che ſperate,
Conſigli di Virtù tratta in catene?
Ch' io più non ſerva à le bellezze amate?
Nol dite per pietà! ſtordiſco, e gelo
A l'aprir de la ſcena,

* Cette Pièce eſt de la compoſition du Marquis Beretti-Landi.

E per più non vederla abaſſo il velo.
Anzi che ritrovar vile il mio fato,
Ogni dì ſon più altier d'eſſer legato,
Ne la prigion d'amor hò queſto orgoglio:
Lodo la Libertà, mà non la voglio.

Gionge al ſegno un pazzo amore
D'aver luſſo ne le pene,
Non le frango,
Non le piango,
Che avrei tema in quel dolore
D'irritar le mie catene.

Gionge, &c.

IMITATION.

EN vain d'une ame ſans tendreſſe,
Vous opoſez le calme & la tranquillité,
Aux troubles qui ſuivent ſans ceſſe
La perte de la Liberté.
Je me plais à porter des chaînes,
Dont l'or jette un éclat nouveau;
Mais le prix d'un métal ſi beau
Ne m'en adoucit point les peines.

Perdez donc un frivole eſpoir,
Vos conſeils n'ont point le pouvoir
De me détacher de Climène.
Content de l'état où je ſuis,
Dès que vous ouvrez cette Scène,
Je baiſſe la toile & je fuis.

Je fais ma gloire
De la victoire,
Que mon cœur cède à ſa beauté.
Dans ſon eſclavage
Il trouve ſa félicité:
De la Liberté
Il ſent l'avantage;
Mais il n'en eſt point enchanté.

Je ne me plains point de mes peines,
Je ne veux point m'en délivrer;
Plus je voudrois briſer mes chaînes,
Plus j'aiderois à les ſerrer.

AVIS AU LECTEUR.

LEs mouvemens que Mr. de la Grange s'étoit donnez pour l'établiſſement d'une Académie à Périgueux, ſous la Protection de Mr. le Comte d'Eu, donnèrent lieu à ſes Ennemis de le rendre ſuſpect, & de le faire confiner dans les Priſons des Iſles Ste. Marguerite, ſur la Côte de Provence. Mais il trouva enfin le moyen de gagner l'Officier & les Soldats, qui l'eſcortoient dans les heures de ſes promenades; & les ayant engagez à lui procurer une Barque, il ſe rendit avec eux tous dans le Port de Ville-Franche durant une des plus violentes tempêtes, dont la Méditerranée ait été agitée depuis long-tems. Quoique le Roi de Sardaigne eût fermé alors l'entrée de ſes Etats à ſes propres Sujets venant des Païs infectez, ce généreux Monarque, inſtruit par l'Epitre ſuivante de l'avanture & de la condition de l'Auteur, ne laiſſa pas de lui faire la grace de l'admettre à la quarantaine.

EPI-

EPITRE
AU ROI DE SARDAIGNE.

DAns une Iſle barbare, aux portes de la France,
Où la force en triomphe oprime l'innocence,
Depuis près de trois ans, ſans eſpoir de ſecours,
Je voyois conſumer le flambeau de mes jours,
Et du ſacré Valon les Nimphes immobiles
Ne donnoient à mes maux que des pleurs inutiles.
Lorſqu'un brillant nuage a paru dans les airs,
Qui venu juſqu'à moi plus promt que les éclairs,
A mes yeux éblouïs préſente * Adélaïde,
Divine, & triomphant de la Parque homicide,
Par qui, dans leur Printems, ſes jours infortunez,
Comme une fleur nouvelle ont été moiſſonnez.
Que fais-tu, me dit-elle, en ce ſéjour terrible?
Depuis quand à ta Lire eſt-il rien d'impoſſible?
Si l'Epoux de Niobe, à l'aide de ſes ſons,
En ſuperbes remparts changea d'humbles buiſſons,
Et ſi la voix d'Orphée eut jadis l'avantage
De le porter vivant ſur l'infernal rivage,
N'as-tu, pour t'éloigner de ces bords inhumains,

Ni

* *Adélaïde de Savoye, Dauphine de France.*

Ni l'aile des Zéphirs, ni le dos des Dauphins?
Que dis-je? pour marcher sur les traces d'Ulisse,
Manques-tu de valeur? Manques-tu d'artifice?
Et si d'une Déesse il mérita l'apui,
Ne suis-je pas pour toi ce qu'elle fut pour lui?
Tourne les jeux, & voi quelle foible distance
Sépare cet écueil des lieux de ma naissance.
Va chercher chez mon Père un autre Alcinoüs,
Ami de l'équité, protecteur des vertus.
Va recuëillir le prix des pleurs que sur ma cendre
Ton juste désespoir te força de répandre.
D'un pareil supliant la gémissante voix
A droit d'intéresser & les Dieux & les Rois.
Ton Amour pour mon Fils, qu'on traitte ici de crime,
Passera pour vertu chez ce Roi magnanime,
Où tu ne craindras plus qu'un indigne trépas
T'immole à des * Sujets qui ne te valent pas.

Elle

* *L'Auteur veut ici parler du Duc de la F***. avec lequel il a eu de grands démêlez, à l'occasion de la Tragédie d'Ino. Ce Seigneur, se trouvant alors obligé, par le dérangement de ses Affaires, de passer quelques années dans les terres qu'il a en Périgord, engagea l'Auteur, dont les terres étoient voisines des siennes, de venir passer quelques jours chez lui. Mr. de la Grange aporta sa Tragédie d'Ino, à laquelle il ne venoit que de mettre la dernière main. M. le Duc de la F***. l'ayant prié de la lui laisser pour quelque tems, l'em-*

Elle dit : & plus promt, mais plus heureux qu'Icare,
Je pénètre auſſi-tôt cette enceinte barbare ;
Et les vents & les flots, ſecondant mes efforts,
Du rivage promis me font toucher les bords.

Grand Roi, ſi de ton ſang la mémoire t'eſt chère,
Si d'un Lis jeune & tendre, à qui tu ſers de Père,
Les fidelès Sujets trouvent des Protecteurs,
Ne m'abandonne pas à mes perſécuteurs ;
Dérobe à leur vengeance une plume ſincère,
Qui ne ſait point donner un encens mercénaire.
J'adore les vertus dans un Roi tel que toi ;
Mais je hais les excès par tout où je les voi ;
Et ſi l'ambition me plaît dans ta grande ame,
Où je la crois injuſte il faut que je la blâme.
Toi qui de mes pareils ne crains point les Ecrits,
Qui, loin de les proſcrire, en connois tout le prix,

Hé-

*l'emporta à Paris, & la fit repréſenter comme s'il en avoit été l'Auteur ; mais le Public en ayant ſçu la vérité, il ſe contenta de ſe la dédier en la faiſant imprimer, ce que ne put ſouffrir Mr. de la Grange, qui ne ſe croyoit pas d'une naiſſance à rendre à Mr. de la F***. un homage ſi ſolemnel. C'eſt de là que ſont venuës toutes les perſécutions qu'il a ſouffertes, & même la longueur de ſa priſon, que la clémence du Régent auroit abrégée, ſans les opoſitions de cet Ennemi, alors dans le comble de la faveur, dont il ne ſe ſervoit pas moins pour ſe venger que pour s'enrichir.*

Héros digne du Trône, où ta valeur te place,
De * l'orage voisin ne crains plus la menace.
Ta clémence royale en des tems corompus,
Où dans les autres Cours on ne la connoit plus,
Engage trop le Ciel à prendre ta défence
Contre un fléau vengeur qui n'en veut qu'à la France.

† ODE

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, REGENT.

DAns un antre voisin de l'infernale rive,
Privé depuis un an de la clarté des Cieux,

J'at-

* *La Contagion ne passa point les limites de la France.*

† *Il y avoit un an que l'Auteur étoit resserré dans une prison très-étroite, lorsqu'il trouva le secret de faire passer à S. A. R. cette Ode. Elle lui valut la permission de quelques heures de promenade, dont il s'est depuis servi si utilement, & elle lui auroit alors procuré son entière liberté, sans les nouvelles instances de Mr. le Duc de la F***. qui préféroit le plaisir de se venger à la gloire d'un Prince qui le combloit de ses biensaits.*

J'attendois le moment, où mon ombre plaintive
Alloit rejoindre mes Ayeux.

Lorſque, de mon deſtin plus favorable arbitre,
Je vis venir à moi * ce Roi ſi vertueux,
Que, Père de ſon Peuple, il préféra ce tître
A tous les tîtres faſtueux.

Tous ceux dont les vertus, par un ſi long prodige,
Ont été l'apanage & le lot du Lambel,
Comme autant d'Immortels, amoureux de leur tige,
Environnoient cet Immortel.

† Charles, dont le grand cœur inutile à la France,
Dans les champs d'Azincourt ne fit qu'un vain effort,
Me montroit, par ſes fers, avec quelle conſtance
Je dois ſubir le même ſort.

‡ Son Frère plus heureux, pour avoir eu la gloire
D'être dans Angoulême au rang des Immortels,
Vouloit que, ſur mes ſens remportant la victoire,
Je partageaſſe ſes Autels.

Fran-

* *Louïs XII.*

† *Charles, Duc d'Orléans, pris à la Bataille d'Azincourt, demeura 25. ans Priſonnier en Angleterre.*

‡ *Jean, Comte d'Angoulême, mort en odeur de Sainteté.*

* François, qui tranſporta ſur les bords de la Seine
La gloire du Permeſſe & du ſacré Valon,
Pour braver, comme lui, la fortune inhumaine,
M'offroit le ſecours d'Apollon.

Mais de quels ſons divins, de quelle voix flateuſe
† Le Vainqueur de Caſſel ranima mon eſpoir!
Lève-toi, me dit-il, la barque ténébreuſe
N'eſt pas prête à te recevoir.

Je connois trop mon ſang, pour douter de ta grace;
Et ce Roi, qui pour toi ſe déclare aujourd'hui,
Ne verroit dans mon Fils, ni ſon nom, ni ſa race,
S'il ne pardonnoit comme lui.

Mais il faut qu'aujourd'hui l'Hiſtoire de ſa vie,
Empruntant de ton crime un mémorable trait,
De tant d'honneur pour lui ta faute ſoit ſuivie,
Qu'elle t'en ôte le regret.

* *François I.*
† *Philippe de France, Duc d'Orléans.*

* SONNET.

CHaque cœur eſt un Temple où l'on
vous dreſſe un . . . . . *buſte*,
Du plus indiférent vous fondez les . . . *glaçons*,
De mirthes amoureux moins faiſoit de . *moiſſons*
Celle qui fit filer la main la plus . . . . *robuſte*.

Tout cède, tout ſe rend à votre aſpect . *auguſte*,
La raiſon fait aux cœurs d'inutiles . . . *leçons*,
Ses avis importans paſſent pour des . . *chanſons*,
Chacun connoît ſa faute, & chacun la croit *juſte*.

L'un adore ce port rempli d'un doux . . *orgueil*,
L'autre ces yeux brillans & ce charmant . *accueil*,
Mais toûjours le reſpect leur opoſe une . *digue*.

Et ce Dieu, qui du monde agite les . . *reſſorts*,
Et qui de ſes faveurs fut pour vous ſi . . *prodigue*,
N'oſeroit, qu'en tremblant, exprimer ſes *tranſports*.

ELEGIE

* *L'Auteur, âgé de quinze ans, ayant été préſenté à Madame la Princeſſe de Conti, Fille du Roi, pour entrer à ſon ſervice en qualité de Page, Mr. le Duc de Vendôme lui propoſa ces Bout-Rimez à la louange de la Princeſſe, qu'il remplit ſur le champ avec un ſuccès qui fut le premier dégré de la réputation, où ſes Ouvrages l'ont élevé.*

ELEGIE

SUR LA MORT DU JEUNE CHEVALIER DE LA GRANGE. *

ESpoir, qui ſuſpendez les plus cruëls ennuis,
Phantômes décevans par le ſommeil produits,
Flateuſe illuſion, qui, durant les ténèbres,
Donnez quelqu'intervale à mes plaintes funèbres,
Ne vous opoſez plus à mes vives douleurs,
Et laiſſez un cours libre au torrent de mes pleurs.
Cher Frere, il eſt donc vrai que les vents en furie
Ont éteint dans les eaux le flambeau de ta vie,

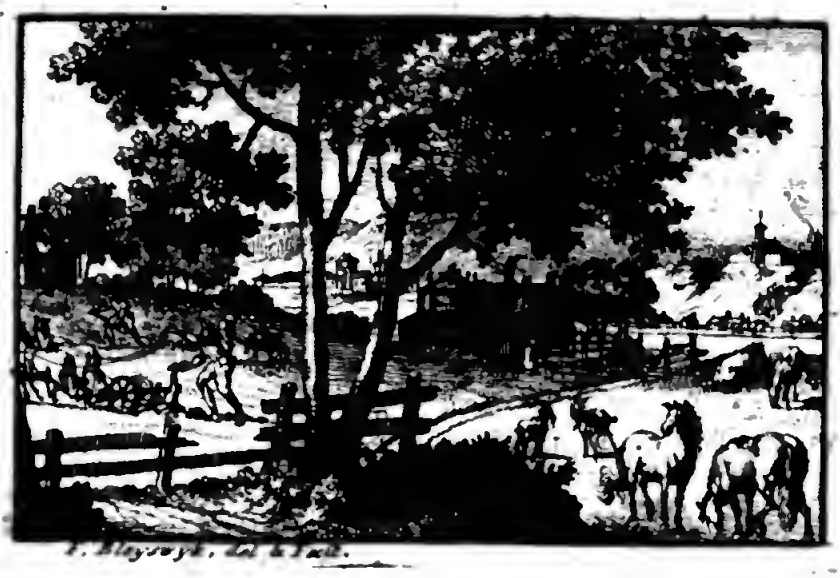
* *Il étoit Enſeigne de Vaiſſeau, & il périt ſur le* Fidèle, *par une violente Tempête, au retour de l'expédition de M. du Guai Truïm à Rio Janeiro.*

Et que pareille aux fleurs, l'aurore de tes jours
N'a preſque pas brillé qu'elle a fini ſon cours.
* O que ma triſte voix, de ſanglots étoufée,
N'a-t-elle le pouvoir de la Lire d'Orphée,
Je deſcendrois bien-tôt au Palais de Pluton;
Le Stix impitoyable & le noir Phlégéton
Me verroient après lui, ſur leurs rivages ſombres,
Demander ce cher Frère aux infernales Ombres.
Mais puiſque je ne fais que des vœux ſuperflus,
Que les décrets du Sort ne ſe révoquent plus,
Et que pour m'accabler, je ne dois pas prétendre
Au funeſte plaiſir de recueillir ſa cendre,
Je veux qu'un † Cénotaphe, élevé par mes vers,
Faſſe durer ſon nom autant que l'Univers.
Je veux que le récit de ſa triſte avanture
Tranſmette ſa mémoire à la race future,
Et que tout l'avenir, inſtruit de ma douleur,
Admire ſes vertus, & plaigne ſon malheur.
Il viſita deux fois ‡ ces Régions nouvelles,
Où l'hiver fait régner des glaces éternelles,
Il vit auſſi § ces bords, où le Roi des Saiſons
Ne verſe que du feu de toutes ſes Maiſons.
Nos Vaiſſeaux, tout chargez des tréſors de ce Monde,
Fendoient légèrement le vaſte ſein de l'Onde,

Les

* *Cette penſée eſt de l'Alceſte d'Euripide.*
† *Un Tombeau vuide.*
‡ *L'Amérique Septentrionale.* § *Le Bréſil.*

Les Chefs & les Soldats, couronnez de lauriers,
Brulans après dix mois de revoir leurs Foyers,
Avoient pour leur retour la même impatience,
Qu'eurent jadis les Grecs après dix ans d'abſence:
Mais qui peut s'aſſûrer ſur la foi de Thétis!
Vain eſpoir! Vains projets par le Sort démentis!
Neptune, ſoûlevant ſes mobiles Campagnes,
Fait tantôt des Valons, & tantôt des Montagnes;
Une effroyable nuit ne laiſſe dans les airs
Que le jour fugitif, que lancent les éclairs;
Et les vents, échapez de leur grottes profondes,
Joignent leur violence à la fureur des Ondes.
Alors de cent périls ce cher Frère échapé,
Dans l'abîme des Flots ſe voit envelopé.
Des Nochers conſternez l'art devient inutile,
L'Onde fait entrouvrir ſon rempart trop fragile;
Et pour le perdre enfin Neptune oſe tenter
Ce que Mars tant de fois craignoit d'éxécuter.
Arrête, Dieu cruel, & voi ton injuſtice:
Ce n'eſt point un Ajax, digne de ſon ſuplice,
Songe qu'en ce moment, d'un oprobre éternel
Tu ſouilles par ſa mort ton trident criminel.
Mais puiſque c'en eſt fait, que ton onde perfide
L'a déjà tranſporté dans ton Palais humide,
Accorde lui, du moins, pour prix de ſes vertus,
Le ſort de Palémon ou celui de Glaucus.



EPITRE I.

A MONSIEUR DE LA FOSSE. *

SUR SA TRAGEDIE DE CALLIRHOE, QUI NE FUT PAS FAVORABLEMENT RECUE DU PUBLIC.

GRave & ſublime Auteur, dont le rare génie
S'eſt long-tems éxercé dans les Champs d'Auſonie,
Toi qui comme ton Maître, avide de laurier,
De Combats fabuleux noirciſſois le papier,

Quand

* *Sécrétaire du Marquis de Créqui, tué à la Bataille de Luzara, où il commandoit l'Artillerie.*

Quand ce Héros, lançant les foudres de la guerre,
De vrais ruiſſeaux de ſang faiſoit rougir la terre:
Je ne le cèle point, * de retour dans Paris,
De ta Callirhoé la chute m'a ſurpris.
Plus confondu que toi par ce coup déplorable,
J'en ai voulu chercher la cauſe véritable.
Je n'ai pu la trouver dans le jeu des Acteurs,
Je n'ai pu condamner le goût des Spectateurs;
Et malgré la chaleur qui pour toi m'intéreſſe,
J'ai reſſenti le froid qui régnoit dans ta Pièce.
Cher Ami, tu n'es plus dans ta jeune ſaiſon,
De ton peu de bonheur c'eſt l'unique raiſon.
A répondre à nos vœux Melpomène eſt moins prête,
Quand dix luſtres & plus font blanchir notre tête;
Et que nos yeux, bleſſez par l'Aſtre qui nous luit,
Sentent l'avant-coureur de l'éternelle nuit.
Les Muſes, tu le ſais, ſont de jeunes Déeſſes.
Si l'on n'eſt de leur âge, on n'a point leurs careſſes,
Et le blond Apollon, parmi ſes favoris,
N'admet point de Mortel avec des cheveux gris.
Conſidère Corneille, eut-il dans ſa vieilleſſe
Cette ardeur qu'autrefois lui donnoit la jeuneſſe?
Toi même avec le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*,
Compare *Pulchérie*, *Othon*, & *Suréna*.

* *L'Auteur revint de ſa Province dans le tems que Mr. de la Foſſe faiſoit jouër ſa nouvelle Tragédie.*

Peux-tu croire, en voyant leur différente courſe,
Que ces divers ruiſſeaux coulent de même ſource.
Ne cherche pas ſi loin, voi comme de nos jours
Les exemples vivans confirment mes diſcours.
Ce fameux Deſpreaux, dont la bouillante audace,
Aux vices de ſon tems ne fit jamais de grace,
A-t-il la même force, a-t-il la même voix,
Qu'il avoit à chanter le plus grand de nos Rois?
Dans la fleur de ſes ans voi l'ardeur qui l'inſpire,
Et lis ſur ſon déclin ſa dixième Satire.
Y reconnoîtrois-tu le Vainqueur des Cotins,
La terreur des Pradons, l'effroi des Chapellains?
Moi-même, dont la Muſe, & naiſſante, & timide,
N'oſeroit prendre encor ſon vol le plus rapide,
Malgré tant de Rivaux à ſes pieds abatus,
J'admire ce grand homme, & je ne le crains plus.
C'eſt ainſi qu'un Lion, par le malheur de l'âge,
Ayant perdu ſa force, & non pas ſon courage,
En proye aux Ennemis qu'il auroit fait trembler,
Voit ſes propres ſujets qui viennent l'acabler.
Racine, plus prudent, eut une autre maxime.
Si-tôt que du Parnaſſe il eut atteint la cime,
Sans attendre des ans l'infaillible retour,
Il paſſa du Théatre aux emplois de la Cour.
De ſa vie à ſon Prince il dévoüa les reſtes,
Et conſacra ſa Lire aux véritez céleſtes.

Tu pouvois conſoler Paris de ſon départ,
Si ta Muſe à ſes yeux n'eut pas brillé * ſi tard.
Mais pour remplir l'emploi que Racine abandonne,
Il falloit ton Printems, & non pas ton Automne.
Ta Polixène, Ami, t'a trop coûté de tems,
C'étoit trop lui donner que lui donner vingt ans.
Et je plains ton malheur de t'être fait Poëte,
Quand les autres devroient ſonger à la retraite.
Je ſais qu'un jeune Auteur, moins digne de reſpect,
Saura bien moins que toi de Latin & de Grec;
Mais pour plaire au Public c'eſt un grand avantage,
De n'avoir pas encor la moitié de ton âge,
D'avoir un cœur ſenſible & promt à s'enflamer;
Il faut ſentir l'amour pour le bien exprimer.
Un vieillard, qui dépeint une amoureuſe flame,
Cherche en vain dans l'eſprit ce qu'il n'a pas dans l'a-
Il ne peut lui donner que des traits imparfaits, (me,
Et la glace & le feu ne s'accordent jamais.
Profite de l'avis que mon zèle te donne;
Abandonne Apollon, avant qu'il t'abandonne.
Ou ſi, toûjours conſtant à marcher ſur ſes pas,
A forcer ton eſprit tu trouves des apas,
Si de Callirhoé la récente diſgrace

* *M. de la Foſſe avoit près de quarante huit ans, quand il fit jouër ſa Tragédie de Polixène, à laquelle il avoit travaillé pendant vingt années.*

Ne peut te détourner du chemin du Parnaſſe,
Prens du moins un ſujet qui puiſſe t'animer,
Où ton feu preſque éteint puiſſe ſe rallumer.
* Chante Créqui, jadis ton Maître, & ton Mécène,
Célèbre les vertus de ce grand Capitaine:
Di-nous par quels efforts, achevant ſes Exploits,
Il ſignala ſon bras pour la dernière fois.
Lui bâtir un Tombeau, c'eſt t'élever un Temple.
Pour moi ſur mes vieux jours je ſuivrai ton éxem-
Quand je verrai mon ſang comme le tien glacé, (ple,
En ſuivant le chemin qu'Eſchile m'a tracé;
Quand pour un jeune Auteur qui viendra ſur la Scène,
Je perdrai comme toi l'amour de Melpomène,
Moi-même profitant de mes propres leçons,
J'occuperai ma voix à de plus nobles ſons.
† Le Prince que je ſers ranimera mon zèle;
J'aurai, pour le chanter, une force nouvelle. (nieux,
Comme aux bords du Méandre un Cigne harmo-
Je veux m'aller rejoindre à mes pâles Ayeux,
En chantant ſes vertus, en célébrant ſa gloire,
Et que mon dernier chant ſoit un chant de Victoire.

EPI-

* *Mr. de la Foſſe a fait une Pièce de Poëſie intitulée le tombeau de M. le Marquis de Crequi. C'eſt le plus beau morceau qui ſoit ſorti de la plume de cet Auteur.*

† *L'Auteur, qui étoit alors Maître d'Hôtel ordinaire de Madame, étoit fort attaché à M. le Duc d'Orléans.*

EPITRE II.

A MONSIEUR AROUET DE VOLTAIRE.

SUR SA TRAGEDIE D'OEDIPE, ET SUR LES DEUX DISSERTATIONS QUI LA SUIVENT.

ESprit prématuré, qui, devançant ton âge,
Viens de mes jeunes ans me retracer l'image,
J'aprens avec plaisir que tes nobles essais,
De mes premiers travaux surpassent le succès;
Et courant à grands pas vers les bords du Cocite,
J'aime à te voir remplir la place que je quite.
Car enfin dans trois ans mes inutiles jours,
De leur neuvième lustre auront fini le cours,
Et bien-tôt le dégoût, qu'inspire la vieillesse,
Eloignera de moi les Nimphes du Permesse.
Aussi n'irai-je point offrir à leurs mépris
La honte d'une tête où soient des cheveux gris,
Ni chercher dans un Dieu qui ne m'est plus propice,
Des regains de faveur pour un vieux Cipariſſe.
C'est une gloire duë à la fleur de tes ans,
C'est à toi de monter tandis que je descens.

Mais

Mais ſouffre au zèle ardent qui pour toi m'intéreſſe,
Que du peu que je ſai j'inſtruiſe ta jeuneſſe,
Et que par ces leçons ton eſprit aviſé
Evite les écueils où je me ſuis briſé.
Il ne t'apartient pas, pour tes premières veilles,
De vouloir réformer nos yeux & nos oreilles.
Jamais un Ecrivain, habile dans ſon art,
Ne fit rimer les mots de *char* & de *rempart*,
Et de *frein* avec *rien*, tu n'as point d'éloquence
Qui faſſe tolérer l'horrible diſſonance.
Ne croi-pas, Arouët, que ce fut ſans deſſein,
Qu'à la raiſon trop vague on crut devoir un frein,
Puiſqu'on voit tous les jours, à l'abri de la rime,
Briller des ſentimens qui n'ont rien de ſublime,
Lorſque d'autres plus beaux, quoi que bien exprimez,
Ne fraperont pas tant, s'ils ſont plus mal rimez.
La rime dans les vers, dans l'homme la jeuneſſe,
Sont deux charmans défauts qu'on aimera ſans ceſſe.
Je vois avec plaiſir * *les Mères à Memphis*
Célébrer en pleurant le vainqueur de leur Fils,
Et je bois le Nectar, quand † *la terre humectée*
Boit à regret le ſang des Neveux d'Erectthée.
Que ton exactitude à dépeindre les mœurs
S'étende juſqu'aux noms de tes moindres Acteurs,

Et

* *Malherbe.* † *Racine.*

Et qu'en les prononçant ils nous faſſent connoître
Les Païs & les tems où tu les fais renaître.
Je vois avec dépit, pour ne produire rien,
Chez le Thébain Oedipe Hidaſpe l'Indien;
Et j'aimerois autant que ta Géographie
Mît le Gange en Europe & le Tage en Aſie.
Tout Cenſeur, qui s'arrête à ces légers défauts,
Te fait connoître aſſez qu'il ſent ce que tu vaux,
Et loin qu'à l'amitié ce reproche déroge;
Te cenſurer ainſi, c'eſt faire ton éloge.
Car enfin nos deſtins ont un raport ſi grand,
Que je ne puis te voir d'un œil indiférent.
Nous avons l'un & l'autre attiré ſur nos têtes
Tout ce que peut l'envie aſſembler de tempêtes.
De nos crimes pareils les récits odieux,
Dans leur vivante Image, ont irrité les Dieux;
Et je ſerois fâché qu'aucun ſujet de plainte
Rallumât contre toi leur foudre mal éteinte.
Ainſi lorſqu'Apollon, & les ſavantes Sœurs
Te viendront agiter de leurs nobles fureurs,
Trop lâche Adulateur, ou Cenſeur trop farouche,
L'encenſoir à la main, ou le fiel dans la bouche,
Ne va point chez les Grands prodiguer tes Ecrits,
L'un excite leur haine & l'autre leur mépris.
Tu ſais que de tout tems les ſages leur reprochent
D'être des feux brûlans pour ceux qui les aprochent.

A les voir d'un peu loin, on en eſt éclairé;
A les voir de trop près, on en eſt dévoré.
Sur tout, pour ton repos, ne va point t'introduire
Chez * tout Grand poſſédé de la fureur d'écrire,
Qui pour être aplaudi, Novice dans ton art,
De ſes minces travaux viendroit te faire part.
Tyrans de Siracuſe, il faut ſur ces matières
Vous élever au Ciel ou deſcendre aux Carrières.
Je ne veux pas pourtant, que plein d'un fol orgueïl,
Jamais de leur Palais tu n'abordes le ſueïl.
Tu ne peux dignement, ſi tu ne les pratiques,
Faire agir, ni parler tes Héros dramatiques.
Au généreux Sully tu dois tes premiers ſoins,
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
Des Patrons de vertu que Rome nous allègue,
Tel qu'un premier Brutus ou ſon ſecond Collègue,
Si tu veux à nos yeux étaler les Portraits,
L'Héritier de Rhoni t'en fournira les traits.
Veux-tu dans un Miniſtre aſſembler ſur la Scène
Les vertus de Séneque & celles de Mécène,
Joins-y la piété du jeune Metellus,
Morville offre à ton art quelque choſe de plus.
Pour tout le reſte, Ami, moins facile, & plus rare,

Tu

* *M. le Duc de la F****. aime tant à lire ſes Poëſies, que s'il recevoit vingt viſites par jour, il les liroit autant de fois.*

Tu dois de ton commerce être un peu plus avare.
Qui ſe donne à notre art s'y doit donner entier,
Qui tourne ailleurs ſes pas quitte le vrai ſentier.
Dans le Champ des horreurs d'Oedipe & de Jocaſte
En vain ton premier vol n'a rien vû de trop vaſte :
Plus par leurs longs malheurs, heureuſement tracez,
L'un & l'autre Sophocle ont été ſurpaſſez,
Plus tu couvres ton nom d'une tache éternelle,
Si pour de vains plaiſirs, à ta gloire infidèle,
Tu ſouffres qu'aujourd'hui leur ſouffle empoiſonné
Eteigne le beau feu qu'Apollon t'a donné.

EPITRE III.

A MONSIEUR HOUDART DE LA MOTTE, DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

SUR SA TRAGEDIE D'INES ET SUR LA NOUVELLE POETIQUE QU'IL PROMET DANS SA PREFACE.

QU'ai-je vû, cher Ami ! dans ce commun orage,
Tout l'Enfer contre Inès déchaîne-t-il ſa ra-
Quel déluge de fiel ! Quel concours de Rivaux (ge?
S'ef-

S'efforcent d'obſcurcir l'éclat de tes travaux ;
Et contens d'attaquer les beautez qui les frapent,
Souffrent qu'impunément les deffauts leur échapent !
Je me garderai bien d'imiter ces excès.
J'ai trouvé ton ſujet digne de ſon ſuccès.
Par un de ces écrits où le cœur ſe déploie,
Je fus des plus ardens à t'en marquer ma joie ;
Et quoi que ton ſilence eût dû me refroidir ;
A ton Inès encor je ſuis prêt d'aplaudir.
Tu me verras ſans ceſſe, avec la même eſtime ;
Rendre à ſes beaux endroits un tribut légitime.
Mais tu ne voudrois pas que ſans yeux, & ſans voix ;
J'euſſe autant de reſpect pour les foibles endroits ;
Ni que d'un faux éclat les pompeuſes amorces,
Pour ſéduire mon goût euſſent aſſez de forces.
De ton Ambaſſadeur je ne ſuis pas content.
Je veux le voir répondre à ce tître éclatant,
Et, d'un * Flaminius égalant la nobleſſe,
Prendre quelqu'intérêt dans le cours de la Pièce.
Il valoit mieux, l'ôtant du nombre des Acteurs,
Dérober ſa préſence à tes admirateurs,
Et qu'un ſimple récit d'Alphonſe ou de la Reine
Aprît en peu de mots le ſujet qui l'amène,
Que de le voir, fertile en brillans ſuperflus,

Dé-

* *Perſonnage de la Tragédie de Nicomède.*

Débiter ſa Harangue & ne paroître plus.
Je n'aime point auſſi que Rodrigue & qu'Henrique
S'épuiſent tour à tour en fleurs de Rhétorique,
Ni que bornant leur rôle à leurs deux plaidoyez,
Comme l'Ambaſſadeur on les ait renvoyez.
Et des deux autres Grands j'aime mieux le ſilence,
Que de ces Harangueurs l'inutile éloquence.
Voilà donc cinq Acteurs employez ſans beſoin;
Et ſi tu veux, Ami, que j'aille encor plus loin;
Quoique des deux Enfans, & de leur Gouvernante
La Scène me paroiſſe, & nouvelle, & touchante;
Si mieux inſtruit que toi des règles de notre art,
Mon zèle eût mérité que tu m'en fiſſes part,
Ennemi des Acteurs qu'aucun beſoin n'amène,
De ces trois tout d'un coup j'aurois purgé la Scène.
* Aſtianax abſent attendrit plus nos cœurs,
Que ſi par ſa préſence il mandioit nos pleurs.
Le Coturne au touchant veut joindre le terrible.
L'enfance avec ſa pompe eſt trop incompatible.
Par ſes propres apas certain de nous toucher,
Il fuit les ornemens que l'on peut retrancher;
Et loin de ſe parer de beautez empruntées,
Il abhorre un tableau de pièces raportées.
Si mon exemple, Ami, pouvoit être d'un prix

* *Dans la Tragédie d'Andromaque.*

Digne de t'arrêter ſur mes foibles Ecrits,
Je te rappellerois comme * Alceſte expirante,
Rempliſſant les devoirs, & de Mère, & d'Amante,
Sans offrir ſes Enfans aux yeux des Spectateurs,
Autant que ton Inès leur fit verſer des pleurs.
Je pouvois dans un âge, où l'on eſt peu timide,
A fronter ce péril ſur les pas d'Euripide;
Mais l'honneur d'imiter les anciens Auteurs
N'étoit dû qu'au plus grand de leurs perſécuteurs;
Et ce n'eſt pas pour eux de légers avantages,
Que de te voir blâmer & ſuivre leurs Ouvrages.
De ton Infante enfin les ſentimens outrez,
Dans quelque vieux Roman ſeroient plus admirez:
Le peu que dans ta Pièce elle occupe de place,
Dans un ſujet comique eût bien mieux trouvé grace.
Souvent le Brodequin, ſans perdre de ſon prix,
Aime à ſe bigarer de lambeaux réünis;
Et nous ouvrant par là des routes plus commodes,
Il ſoûtient un ſujet à force d'Epiſodes.
Tandis que ſon Rival, auſſi fier qu'abſolu,
N'adopte rien de faux, ni rien de ſuperflu.
† Théodore m'aprend que Flavie & Marcelle,
A Conſtance, à la Reine, ont ſervi de modèle:

C'eſt

* *Dans la Tragédie de ce nom.*
† *Tragédie de P. Corneille.*

C'eſt le même ſujet d'amour & de couroux.
Mais Corneille, en ſon art plus grand Maître que nous,
Laiſſe la Mère ſeule agir pour ſa Famille;
Et cache aux Spectateurs la honte de ſa Fille.
Tu devois, ſur les pas de ce fameux Auteur,
Du ſexe mépriſé ménager la pudeur;
Du rôle de la Fille & des mœurs de la Mère,
Ne former, comme lui, qu'un brillant caractère;
Suivre toûjours de l'œil ton principal objet;
Et chaſſer neuf Acteurs étrangers au ſujet.
Tes cinq Actes alors, & plus vifs, & plus ſages,
Auroient bien mieux roulé ſur quatre Perſonnages,
A qui de Confidens pareil nombre ajoûté
Auroit fait un contraſte, & d'ombre, & de clarté,
Qui t'auroit diſpenſé d'allonger ta matière,
Et t'eût mené tout droit au bout de ta carrière.
Voilà ce qu'un Ami, pour ta gloire zélé,
A tout autre qu'à toi n'auroit point révélé,
Et même je voulois pouſſer ma complaiſance
A couvrir ces défauts d'un éternel ſilence.
Mais quand, plein des ſuccès où le jeu de * Baron
Prétend autant de part qu'à ceux de Campiſtron,
Tu promets au Public dans ta fière Préface,
De confondre Ariſtote & réformer Horace,

* *Fameux Acteur, à qui bien des Perſonnes attribuent la principale réüſſite des Tragédies de Campiſtron.*

D'aprendre à tout Auteur qui marche ſur leurs pas,
A mieux connoître un art qu'ils ne connoiſſoient pas,
Et donner à Paris, victorieux d'Athènes,
Des exemples plus ſûrs, & des règles plus ſaines:
Alors, j'ai cru devoir, en véritable Ami,
T'avertir d'un péril dont pour toi j'ai frémi.
J'ai cru qu'il valoit mieux riſquer de te déplaire,
En offrant à tes yeux ce flambeau ſalutaire,
Que te cacher l'écueil, où, promts à te louër,
Un tas d'Adulateurs te feroit échouër,
Si ta condeſcendance à leur zèle idolâtre,
Erigeoit tes défauts en règles du Théatre.

LETTRE

A MONSIEUR LE BARON DE WALEF, LIEUTENANT-GENERAL DES ARME'ES DE SA MAJESTE' CATHOLIQUE, SUR LE MEME SUJET.

MONSIEUR,

Après l'Epitre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ſur la Tragédie d'Inès, je croyois que vous ne deviez plus rien exiger de mon amitié, & que mes vers vous avoient aſſez bien exprimé mes ſentimens, pour n'avoir beſoin ni de ſuplément, ni de commentaire. Mais vous n'êtes pas de ceux qui ſe rendent au premier Aſſaut ; vous voulez trouver dans une critique, comme dans la lance d'Achille, de quoi guérir le mal qu'elle fait ; & vous n'aprouvez point qu'on ſe mêle de cenſurer un Ouvrage, ſans fournir des moyens pour le corriger. En effet, Monſieur, il eſt ſurprenant que parmi un ſi grand nombre de Cenſeurs, qui ont tâché de nous marquer en combien d'endroits Monſieur de la Motte s'eſt écarté de la route qu'il devoit ſuivre, il ne s'en ſoit trouvé aucun aſſez charitable, ou aſſez verſé dans la pratique du Théatre, pour lui apprendre celle qu'il devoit tenir. C'eſt ce que je tâcherai de faire le plus ſuccintement que je pourrai, ſans y être porté par d'autre motif que par l'envie de vous obéir.

Ainſi, Monſieur, ſi j'avois eu le ſujet d'Inès à traiter, j'en aurois d'abord retranché ce grand nombre de perſonnages, dont j'ai déja marqué l'inutilité. J'aurois ſeulement excepté l'Ambaſſadeur de ce nombre, en lui donnant plus de dignité, & plus de part à l'Action, que n'a fait M. de la Motte. C'eſt par lui & par la Reine que j'aurois voulu faire l'ouverture de la Scène. En attendant l'Audience que le Roi devoit donner à cet Ambaſſadeur, il ſe ſeroit entretenu avec la Reine de ſes véritables intérêts, dont ils auroient inſtruit les Spectateurs. L'Ambaſſadeur auroit préparé les évènemens qui ſe dévelopent dans la ſuite, en donnant des ſoupçons à la Reine, ſur les retardemens de l'Infant, & ſur les intelligences qu'il entretient avec Inès, dont l'Ambaſſadeur auroit été informé par ſes Emiſſaires ſecrets, & dont la Reine ne ſe ſeroit point encore aperçuë. Je voudrois que dans la ſuite, la Reine ayant avéré ſes ſoupçons, elle prît des meſures avec l'Ambaſſadeur, pour faire emmener ſécrètement Inès en Caſtille, où Alphonſe auroit conſenti qu'elle fût mariée à quelque Grand de ce Païs, dont la Reine auroit été ſûre. J'aurois fait enſorte que l'Infant eût été informé de ce départ. Il auroit pris les Armes pour s'y opoſer; mais la ſuite nombreuſe de l'Ambaſſadeur, ſe joignant au parti du Roi, n'auroit pas peu contribué à faire ſuccomber l'Infant dans ſon entrepriſe. Enfin l'Ambaſſadeur, après avoir aſſûré la Reine dans le quatrième Acte, qu'il la ſerviroit ſelon ſes véritables intérêts, auroit eu recours au poiſon, qui fait la Cataſtrophe de la Pièce.

Voilà, Monſieur, ſur quel plan je l'aurois conſtruite. Par ce moyen toutes les Epiſodes inutiles en auroient été bannies. L'Auteur n'auroit pas été obligé d'alonger ſa matière par une Infante, qui ne ſert pas plus à l'action que celle du Cid, ni par l'a-

l'amour également inutile d'un Rodrigue, qui n'a pas la moindre petite Scène, ni avec ſa Maîtreſſe, ni avec ſon Rival ; qui paroît ſi indolent, qu'il ne s'aperçoit pas de la paſſion qu'ils ont l'un pour l'autre, & qui dans le ſeul morceau qu'il récite mal à propos, nous montre une répétition du caractère de l'Infante, & le goût de M. de la Motte pour les ſentimens uniformes. On auroit auſſi ménagé le ſèxe & la dignité de la Reine, en faiſant tomber toute la haine ſur l'Ambaſſadeur. Enfin la Pièce auroit été purgée de tous les défauts qu'on y trouve, & en ſuivant ce plan, on auroit donné lieu à des beautez qu'on n'y trouve pas.

S'il m'eſt permis quelque jour de faire paroître ſur le Théatre deux Tragédies, que j'ai compoſées dans mon exil, vous y verrez la pratique des Maximes que je propoſe; & je me flatte même que pour être conformes aux anciennes règles, elles ne ſeront pas moins goutées que les nouveautez, que M. de la Motte voudroit établir.

Je ne puis m'empêcher de finir ces Remarques par une réflexion ſur le bonheur d'un Auteur, qui ſe donne au Théatre dans le tems que Baron y rentre, & que Dancourt en eſt ſorti. Le jeu de l'un ſoûtient les Ouvrages les plus médiocres; les cabales de l'autre faiſoient tomber les meilleurs.

Je viens d'aprendre en ce moment, que le Roi a fait en peu de mots une critique plus fine & plus ingénieuſe, que toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent ſur la Tragédie d'Inès. Au ſortir de la repréſentation qui en fut faite devant S. M. elle aperçut M. Dodar, ſon premier Médecin, & lui dit en riant, qu'elle avoit été ſur le point de l'envoyer chercher, pour ſecourir la pauvre Inès, qui ſe mouroit ſans ſavoir comment. Que ne devons-nous pas eſpérer d'un jeune Monarque, qui fait voir tant de goût, & tant de délicateſſe dans un âge ſi peu avancé! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DE M. DE LA GRANGE A MADAME LA DUCHESSE DE ******.

MADAME,

Je conte assez sur l'honneur de votre Protection, pour croire que vous ne serez pas fâchée d'aprendre que ma plume vient de signaler sa légèreté, comme celles qui s'envolèrent du Labirinthe. La Divine Providence s'est déclarée en ma faveur par un si visible enchaînement de Miracles, que je me croirois coupable envers elle, si je manquois de les publier. Et comme je suis persuadé que ce récit est digne de votre curiosité, je vais l'ébaucher en peu de mots, avec ce stile simple, & naïf, qui sied mieux à la vérité que toutes les fleurs de l'éloquence.

C'est donc pour arriver plûtôt au but que je me propose, que je ne remonterai point jusqu'à l'origine de mes malheurs. Je me contenterai de vous dire, qu'ils m'ont fait gagner du côté de la réputation, ce qu'ils m'ont fait perdre du côté de la Fortune, & qu'il n'y a pas un honnête homme dans le Royaume, qui m'ait pû voir, sans indignation, sacrifié par M. le Duc de la F***. à un * ennemi, qui m'étoit encore

* *Le Poëte Roi, qui après avoir été chassé du Châtelet, où il étoit Conseiller, & de l'Académie des Inf-*

core plus inférieur par toutes ſortes de qualitez, que par celles de la naiſſance.

Si toutefois vous avez envie d'en ſavoir davantage ſur cet article, il vous ſera aiſé de vous ſatisfaire, ſans me donner la peine & le chagrin de vous répéter, ce que vous pouvez ſavoir par les *Factums* imprimez que je répandis dans le monde. Ce fut toute la vengeance que je pus prendre d'un indigne Adverſaire. Tout apuyé qu'il étoit, il n'eut jamais l'aſſûrance d'y répondre, tant la vérité a de force, quoi qu'il ſe vantât d'avoir * remporté deux fois le prix de l'Eloquence, au jugement de l'Académie Françoiſe, & d'avoir prêté ſa plume à pluſieurs illuſtres † Perſonnages, pour les Harangues qu'ils avoient prononcées en différentes occaſions.

Ainſi, Madame, toute ma Rélation ne roulera que ſur mes dernières Avantures. Encore tacherai-je d'en abréger le fil, autant qu'il me ſera poſſible, & de ne lui donner d'autres ornemens, que ceux que le ſouvenir de mes malheurs fera naturellement couler de mon cœur au bout de ma plume.

Peu de perſonnes ignorent les démêlez que j'ai eus avec M. le Duc de la F***. Il crut ne pouvoir ſe mettre à couvert des réparations que je pourſuivois en juſtice, & des plaintes que je répandois dans le monde ſur l'indignité de ſon pro-

 cédé,

*Inſcriptions, dont il étoit Membre, fut jugé digne par Madame la Ducheſſe de la F***. d'être le premier Sécrétaire de ſon Mari, qui ſe trouva auſſi obligé de le chaſſer de ſa Maiſon, à cauſe de ſes calomnies.*

* *M. le Duc de la F***. dans la Harangue qu'il prononça, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe.*

† *M. Chauvellin, ci-devant Avocat-Général, dans pluſieurs Plaidoyez & ouvertures de Palais.*

cédé, qu'en ſe ſervant de ſa faveur pour me faire exiler en Périgord. Il pouſſa même ſa violence juſqu'à vouloir me faire arrêter, au ſujet d'une réponſe un peu vive que j'avois faite à une de ſes Lettres conçuë en des termes, dont il ne lui convenoit pas de ſe ſervir. Mais comme des perſonnes du premier rang avoient enfin ouvert les yeux de M. le Régent ſur ce myſtère d'iniquité, & ſur la ſurpriſe faite à ſa Religion, j'étois ſur le point de recueillir le fruit de mes peines, malgré tous les efforts de mon Adverſaire, lorſque la diſgrace de Madame la Ducheſſe du Maïne fut un coup de foudre qui rejaillit juſques ſur moi, par un incident auſſi ſingulier que l'ont été tous les évènemens de ma vie.

Il y avoit pour lors à Périgueux un petit Gentilhomme Campagnard, nommé la Cour de St. Chamand, qui né avec une pauvre petite Légitime, à force de ſe faire des capitaux de ſes revenus, avoit trouvé le ſecret d'amaſſer du bien. Il y avoit plus de trente-cinq ans que ni ſa Femme, ni lui, ne connoiſſoient d'autres Maiſons que celles de leurs Parens, & de leurs voiſins. Ils vivoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la façon des anciens Nomades, Peuples qui n'avoient point de demeure fixe.

Quoi qu'il eût été aſſez heureux pour marier ſa Fille à Bertin, Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, ſa ſotte vanité lui faiſoit regarder cette Alliance du haut en bas. Il ſe croyoit déshonnoré par le plus grand honneur que ſa Race eût jamais reçu. Au reſte l'envie étoit chez lui une Paſſion ſi dominante, que lorſqu'il trouvoit dans quelqu'un plus d'eſprit, de bien, ou de condition que chez lui, ce qu'il ne lui étoit pas difficile de trouver, ſa langue le déchiroit impitoyablement. Mais afin de ne m'arrêter pas plus long-tems, ſur un ſujet, auſſi peu digne de votre attention que de ma plu-

me,

me, vous me permettrez, Madame, de vous renvoyer à la traduction d'Homère par la ſavante Madame Dacier, que je vous ai vuë ſi ſouvent entre les mains. Vous n'aurez qu'à jetter les yeux ſur le portrait de Therſite, pour vous repréſenter au naturel l'eſprit & la figure de mon homme.

Un jour que j'allois voir ſon Gendre, que je croyois mon Ami, parce qu'il étoit mon Parent, je trouvai ſon petit Nain de Beaupère extraordinairement ému; & lui en ayant demandé le ſujet, il ſe mit à déclamer contre Monſieur & Madame du Maine, qu'il vouloit abſolument dépouiller de leurs Gouvernemens & de leurs Charges. Je ne ſai ſi ſa malignité naturelle lui fit continuer le fil d'un diſcours qu'il avoit déja commencé, ou ſi inſtruit de mon attachement pour Leurs Alteſſes Séréniſſimes, il n'affecta de parler ainſi, que pour me faire parler moi-même. Cependant comme le mépris général lui avoit acquis le droit de dire tout ce qu'il vouloit, ſans être contredit de perſonne, je me conformai à cet uſage, juſqu'à ce que je vis ſon Gendre ſoûtenir la même thèſe en des termes, qui ne me permirent plus de me contenir dans les bornes que je m'étois d'abord preſcrites. Je ne me ſouviens pas des termes, par leſquels ma douleur & mon indignation éclatèrent en même tems. Tout ce que je puis vous dire de poſitif, c'eſt que le Beaupère & le Gendre ne me virent pas plûtôt hors de leur Maiſon, qu'ils allèrent trouver le Subdélégué. Ils lui repréſentèrent que les plaintes que je faiſois ſur la diſgrace d'une Princeſſe, qui ne manquoit pas de Partiſans, étoit capable de produire quelque émotion dans le Public, & que les mouvemens que je m'étois donnez, pour établir une Académie à Périgueux, ſous la Protection de M. le Comte d'Eu, joints aux Rélations que j'avois, tant avec cette Princeſſe, qu'avec pluſieurs autres

tres perſonnes de la Cour, méritoient bien que M. le Maréchal de Berwyk en fût informé.

Enſuite ils me dépeignirent comme un homme qui avoit ſujet d'être mécontent, & qui étoit allié aux meilleures Maiſons de la Province. Enfin, tant du côté de l'eſprit que de celui de la naiſſance, ils relevèrent en moi des avantages, qu'ils n'auroient pas manqué de rabaiſſer dans d'autres tems. Ils firent plus. Ils m'attribuèrent des Lettres, que peut-être eux-mêmes faiſoient courir dans le Public, adreſſées aux jeunes Gens & aux Officiers réformez, pour les engager à prendre un Parti contraire à la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain.

Il n'en fallut pas davantage pour ſoulever contre moi M. le Maréchal de Berwyk, avide de faire ſa Cour par de pareilles découvertes. D'ailleurs il y avoit déja quelque tems qu'une repartie un peu ſèche, que je crus lui devoir, m'avoit privé de l'honneur de ſes bonnes graces. Un Gentilhomme de Périgord, parlant un jour chez lui de l'Académie de Périgueux, dont M. le Régent avoit accordé les Lettres Patentes, ſoûtint vigoureuſement qu'elle anéantiroit celle de Bourdeaux, tant par le mérite des Sujets qui la compoſoient, que par la dignité du Prince qui en étoit le Protecteur. *C'eſt mal à propos*, repartit M. de Berwyk, *que vous donnez le titre de Prince à M. le Comte d'Eu, qui n'eſt qu'un Gentilhomme comme moi.* Je ne pus m'empêcher de répondre *que le Bâton de Maréchal de France, qui honoroit les Gentils-hommes, étoit au-deſſous de nos Princes légitimez.* Vous pouvez bien croire, Madame, que M. de Berwyk, qui en pluſieurs occaſions m'avoit donné des marques de ſon reſſentiment, ne manqua pas de profiter des avis qui lui furent donnez, pour accorder ſa dévotion & ſa vengeance.

Ce

Ce fut un Samedi dix-ſeptième du mois de Février de l'année 1718. que m'étant retiré à une aſſez belle Maiſon de Campagne, que j'ai ſur la Rivière de Lille, à une lieuë & demie de Périgueux, mes Domeſtiques vinrent m'avertir, qu'à travers l'obſcurité, ils avoient remarqué que le Château étoit inveſti; & le Précepteur de mes Enfans, ayant voulu ſortir, pour être mieux inſtruit de la vérité, trouva deux Dragons qui s'étoient ſaiſis de la Porte, & qui lui ayant préſenté leur bayonette au bout du fuſil, l'obligèrent de rentrer avec précipitation. A cette nouvelle je ne balançai point ſur le parti que je devois prendre. Il y avoit dans la Maiſon un ſoûtérain pratiqué dans le tems des dernières Guerres civiles. Ce fut par-là que je me garantis de la recherche de mes Ennemis. M'étant rendu à pié, & par des chemins effroyables chez un de mes Parens, j'y paſſai le reſte de la nuit avec une inquiétude telle que vous pouvez vous la repréſenter.

Le lendemain un Meſſager, que ma Femme m'envoyoit, pour m'exhorter à me mettre à couvert de l'orage, juſqu'à ce que l'on ſçût poſitivement de quoi il étoit queſtion, m'aporta ſoixante piſtoles, & quelques pierreries, qui étoit tout ce que le tems & la ſituation où elle ſe trouvoit lui avoient permis de ramaſſer. Ce fut par ce Meſſager que j'apris qu'un Eſcadron de Dragons du Régiment Dauphin, étoit entré dans le Château, ayant le Subdélégué de Périgueux à ſa tête; qu'on avoit d'abord enfoncé mon Cabinet; qu'on s'étoit ſaiſi de tous les papiers qu'on y avoit trouvez, & que ma Femme, qui étoit gardée à vuë, n'avoit oſé m'envoyer ni mon linge, ni mes habits, de peur que l'on ne découvrît par là le lieu de ma retraite. Je jugeois mes Papiers de ſi peu de conſéquence, que ſans mon Parent, je ſerois retourné ſur mes pas. Ce ne fut même qu'après bien des ſollicitations

tions que je pris le parti de me rendre à Avignon, où il voulut m'accompagner. J'y arrivai heureuſement le ſecond du mois de Mars, après ne m'être ſéparé de mon Parent, qu'à cinq ou ſix lieuës au-deſſus du Pont St. Eſprit.

Je ne crois pas, Madame, que vous puiſſiez vous plaindre de la longueur de mes Deſcriptions. Je tâcherai de me mettre à couvert de ce reproche juſqu'à la fin de cette carière, que je continuerai avec la même rapidité.

J'étois à peine arrivé dans Avignon, & deſcendu au Cabaret qui porte la Ville de St. Omer pour enſeigne, que je fus abordé par un Homme habillé de rouge. Il n'étoit pas mal fait; ſa phyſionomie auroit même été aſſez revenante, ſi ſes yeux farouches ne m'avoient annoncé par leurs regards ce qu'il me confirma par ſes diſcours; & ſi pour faire mieux remarquer l'égarement de ſes yeux extrêmement noirs, auſſi-bien que ſes ſourcils, ſa barbe, & ſes cheveux, il ne leur avoit opoſé une perruque ſi blonde qu'elle étoit preſque blanche, ce qui produiſoit un contraſte auſſi ſingulier que biſarre.

J'étois ſi mal propre que je ne croyois pas que perſonne pût ſeulement jetter les yeux ſur moi. Imaginez-vous, Madame, que j'avois encore la même chemiſe avec laquelle j'étois ſorti de ma Maiſon; que j'avois troqué en chemin mon habit contre un autre d'un aſſez méchant pinchinat, qui m'étoit trop court de quatre doigts, & que pour achever de m'embélir, j'avois une cravate noire avec une bourſe de même couleur, auſſi mauvaiſe que la perruque dont elle enfermoit une partie. Enfin je pouvois me vanter, comme un des ſept Sages de la Grèce, de porter tout mon équipage ſur moi.

Voilà, Madame, en quel état j'étois, lorſque le perſonnage, que je viens de vous repréſenter

ter, vint à moi d'un air qu'il croyoit fin & riant, pour me faire à peu près les mêmes complimens qu'Eraſte fait à Pourceaugnac, quoi qu'il eût pu jouer ce dernier rôle plus naturellement que le premier. Il commença par me louer ſur ma phyſionomie ſpirituelle, ſur mes belles manières, & peu s'en fallut qu'il ne me fît auſſi des complimens ſur le bon air de mon ajuſtement. Dans le deſſein que j'avois de n'être pas connu, j'étois ravi qu'il crût ſon génie ſi au-deſſus du mien, & je ne lui repartis jamais que par quelques mots ſans arangement & ſans ſuite, ou par un ſilence auſſi peu fin que ſes propos. Enfin pour le dernier ornement de ſon triomphe, il tira de ſa poche des vers qu'il avoit faits à la louange de M. le Vice-Légat, dont il me pria avec un air de confiance pour ſon Ouvrage, de lui dire naturellement ce que j'en penſois. J'eus beau lui proteſter que je ne connoiſſois pas la difference qu'il y a entre les vers & la proſe, je ne fis que lui faire redoubler ſes inſtances. Plus j'affectois d'humilité, plus j'augmentois ſon orgueil, & je ne pus m'empêcher d'être aſſaſſiné par la lecture de ſes vers, qu'il me récita avec la même emphaze que le Poëte Roi récite ordinairement les ſiens.

Par malheur pour lui je ne les trouvai pas tels qu'il ſe l'étoit imaginé, & je n'aurois pû m'empêcher de plaindre M. le Vice-Legat, ſi ſa réputation avoit dépendu de celle de ſon Panégyriſte. Je ne voulus point lui dire que ſes prétendus vers n'étoient que de la proſe mal rimée. Je me contentai de lui faire remarquer des *hiatus*, de fauſſes rimes, avec pluſieurs expreſſions qui n'étoient pas Françoiſes, & que les deux ou trois ſeuls vers qui fuſſent bons dans toute la Pièce, avoient été pris des Opéra de Quinaut.

Un Bergère qui marche ſur un Serpent, pour me ſervir de la comparaiſon du Poëte, n'eſt pas plus

plus étonnée que ce Prétendant au Parnaſſe fut ſurpris d'entendre ſortir de ma bouche des diſcours ſi peu proportionnez à l'idée qu'il s'étoit faite de moi. Il n'y avoit pas une ſyllabe qui ne lui parût un coup de foudre. Son mépris & ſon orgueil ſe convertirent en un étonnement, dont je me ſerois infiniment réjouï, ſi j'avois eu l'eſprit plus tranquille.

Mon Hôte m'apprit qu'il y avoit quelque tems que cet Homme étoit réfugié à Avignon; qu'il ſe faiſoit appeller Grandpré; qu'il étoit d'une Famille de Robe de Paris, où il avoit un Parent qui occupoit une des premières places du Parlement, ſans lequel il auroit pû ſe repentir de s'être brouillé avec la Juſtice pour des Lettres de change, où il n'avoit pas mieux réüſſi que dans ſes vers.

Si j'avois été curieux d'apprendre le nom d'un tel perſonnage, il ne le fut pas moins d'apprendre le mien. Mais toutes ſes recherches n'avoient abouti qu'à ſavoir, que j'avois demandé en quel endroit de la Ville logeoit le Marquis de Caſtelet. Sa curioſité ne fut que trop bien ſatisfaite par un petit Lieutenant du Régiment de Richelieu, nommé Curet, qui vint deſcendre à l'Auberge où nous étions, & qui, par une impoliteſſe ordinaire aux Gens du commun, commença d'abord qu'il me vit à me faire reſſouvenir de mon nom; & dans tous les complimens qu'il me fit, qui furent d'une longueur aſſez raiſonnable, il n'y eut point de phraſe que mon nom n'eût l'avantage de précéder.

Ce fut alors que je vis à regret tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Avignon, s'empreſſer à rechercher ma connoiſſance, & le Marquis de Caſtelet, qui avoit été Page avec moi, me faire mille reproches obligeans de ne m'être pas confié à lui. Je jugeois bien que je ne pouvois plus demeurer dans un lieu, où la Cour de France a tant d'E-

d'Emiſſaires; c'eſt pourquoi je pris le parti de me retirer dans un azile, où j'aurois pû demeurer en ſûreté, s'il m'avoit été poſſible de me réſoudre à vivre dans l'obſcurité & dans le ſilence. Mais l'envie que j'avois de me dévouër au ſervice de S. M. C. me détermina à ſuivre mes premiers Projets, qui étoient de me rendre à Gènes auprès de M. le Marquis de St. Philipe, qui devoit faciliter mon paſſage juſqu'en Eſpagne.

Le malheur que je craignois ne manqua pas d'arriver. J'apris deux jours après que je fus dans ma nouvelle retraite, que la Cour avoit expédié des Ordres pour me faire arrêter, en ſorte que ne ſachant pas les chemins, je fus contraint de me confier à un Avanturier, nommé Paul, qui avoit ſuivi autrefois le Marquis de Bénac en Périgord. On m'avoit bien dit que c'étoit un fripon des plus inſignes; mais comme il n'avoit point d'autre reſſource que de paſſer en Sicile, où il avoit un Beaufrère, Lieutenant dans les Troupes d'Eſpagne, je crus que les offres que je lui faiſois de le défrayer juſqu'à Gènes, & même de lui obtenir de l'Emploi par le canal de M. le Marquis de St. Philipe, auroient aſſez de pouvoir pour l'obliger à me garder la fidélité qu'il me juroit avec des ſermens, dont ſes pareils ne ſont point avares. Séduit par cette fauſſe eſpérance, je paſſai par-deſſus l'antipatie que j'ai pour les * noms monoſillabiques, qui m'ont toûjours été malheureux.

Enfin le 16. du mois d'Avril, après avoir pris toutes les meſures que je croyois néceſſaires pour mon départ, mon Traître vint me chercher de grand matin, pour nous embarquer ſur le Rhône, juſqu'à Arles. Nous devions prendre des Chevaux dans cette Ville, pour nous rendre aux Mar-

* *L'Avanturier Paul, & le Poëte Roi.*

tigues, où mon infidèle Guide m'avoit fait entendre que nous trouverions un Vaiſſeau prêt à faire voile, avec toutes les Proviſions, dont nous avions beſoin pour notre voyage, & auxquelles il diſoit avoir employé l'argent que je lui avois donné. Je pris même un Habit de livrée, comme ſi j'avois été ſon Domeſtique, & je m'abandonnai entièrement à la Fortune. Mais à peine fumes nous arrivez à Arles que je me vis enveloppé, & conduit au Château de Taraſcon, où je demeurai quinze jours, juſqu'à ce que l'ordre arriva de me transférer aux Iſles Ste. Marguerite.

Je ne dois pas oublier que lorſque je fus arrêté, on me dépouilla juſqu'à la chemiſe, pour ſavoir ſi je n'étois point chargé de quelque papier de conſéquence. Mais, comme je m'étois préparé à tous les accidens qui pouvoient m'arriver, j'avois eu la précaution de brûler, avant mon départ, tous les papiers que je pouvois avoir ſur moi, excepté une Lettre que je portois entre ma main & mon gand, & que je mis dans ma bouche dès que je me vis arrêté, enſorte qu'à force de la macher j'en avalai une partie, & je dérobai l'autre aux regards de mes ſurveillans, en la crachant par petits morceaux.

Je dois auſſi, Madame, vous faire part d'une préſence d'eſprit, dont je ne me croyois pas capable. Après qu'on ſe fût emparé de tout l'argent qui me reſtoit, on trouva dans mes poches une Médaille d'or du poids de douze piſtoles, & deux bâtons d'encre de la Chine. Interrogé ſur l'uſage que j'en faiſois, je répondis, que c'étoit le deſſus d'une tabatière de tombac, & des tablettes pour la poitrine. Je preſſai même l'Officier, qui me faiſoit cette queſtion, de vouloir bien les accepter. Il les refuſa abſolument; & jugeant que c'étoit des choſes de peu de conſéquence, il me les rendit. Elles m'ont été dans la ſuite d'une reſſource infinie.

Je

Je vous dirai auſſi que m'étant aperçu une nuit que je n'avois pour me veiller qu'un ſeul Garde, âgé de plus de ſoixante & dix ans, je crus que le ſommeil profond, dans lequel il étoit enſeveli, me donneroit une occaſion favorable de m'échaper au point du jour. Alors le Concierge du Château avoit acoutumé d'en ouvrir la Porte, & d'aller travailler dans la Ville pour les Particuliers qui l'employoient. J'avois remarqué quelques jours auparavant, qu'il n'avoit point de Domeſtiques, & que de tout le Château il n'y avoit que ma Porte qui fermât à clef, de ſorte qu'après m'être ſaiſi de l'épée de mon Garde, qui, étant à côté de lui, ſembloit m'inviter à la lui plonger dans le ſein, il m'auroit été facile de me rendre maître de la clef de la Chambre, qu'il avoit dans ſa poche, auſſibien que de la Lettre de Cachet qui avoit été expédiée contre moi. Ayant enſuite pris ſa perruque, ſon habit, ſa bandoulière, je pouvois, ſous ce déguiſement, gagner la Poſte prochaine, qui, voyant les ordres dont j'aurois été chargé, n'auroit pas manqué de me donner des Chevaux juſqu'à la ſortie du Royaume.

Dans le tems que je méditois ce Projet, dont l'exécution me paroiſſoit auſſi facile, que ſi j'avois dû en faire l'Epiſode de quelque Poëme Dramatique, mon ſecond Garde arriva par bonheur pour ſon Camarade, & peut-être même pour moi. Quelques heures après on me fit partir dans une Chaiſe pour le lieu de ma Priſon, avec une Eſcorte des plus nombreuſes.

Je dois rendre cette juſtice au mérite, que je n'ai jamais connu d'homme plus humain, ni moins propre au métier qu'il faiſoit, que le Lieutenant de la Maréchauſſée d'Aix, qui prit place dans la Chaiſe à côté de moi. Je lui ai même ſurpris des pleurs, qu'il ne pouvoit s'empêcher de me donner, & j'ai ſçu quelque tems après, qu'il avoit été ſi

touché de ma disgrace, qu'il avoit vendu sa Charge, pour n'être plus exposé, disoit-il, à de pareilles Commissions.

C'est ainsi que j'arrivai dans ces Isles redoutables, qui, par les cruautez qui s'y commettent tous les jours, mériteroient mieux de porter un nom infernal, que de déshonnorer celui d'une Sainte. Je vis que la Garnison se réjouïssoit de mon arrivée, à peu près comme les Furies de l'Opéra, lorsqu'elles ont quelque malheureux en leur pouvoir.

Je fus conduit devant M. de la Motte Guérin, Commandant de la Citadelle, qui, à l'âge de quatrevingts dix ans, conserve encore de la vigueur & du bons sens, mais qui ternit ces bonnes qualitez par une avarice si sordide, & par des lésines si peu communes, que je ne pourois en raporter quelques-unes, sans me faire soupçonner, ou de passion, ou de mensonge. C'est pourquoi je me contenterai de vous dire pour le présent, que je fus enfermé sous cinq Portes dans une Chambre bien voutée & bien grillée, qui ne me laissoit que la vûe de la Mer & des Alpes, & sans autre communication que celle de deux Officiers, qui m'aportoient alternativement mes frugals repas. Je vous dirai pourtant, Madame, que malgré cette triste situation, mon courage reprit de nouvelles forces. Je composai six Pièces de Théatre par le secours de l'encre de la Chine qu'on m'avoit laissée, & de quelques vieux jeux de Cartes, qu'un des deux Officiers me donnoit en cachette avec quelques feuilles de papier. Mais vous serez infiniment plus surprise quand vous saurez, que je me servis de la Médaille d'or qui me restoit, pour dépêcher à Gènes un Messager avec une Lettre pour le Marquis de St. Philipe. Je lui aprenois ma détention, & plusieurs autres choses qui exciteront un jour la curiosité & l'étonnement des Lecteurs.

Mon

Mon Meſſager s'aquita ſi bien de ſa Commiſſion, que trois ſemaines après il me raporta la Réponſe de ma Lettre. On me faiſoit eſpérer que je ne ſerois pas oublié dans l'Amniſtie, qui, ſelon toutes les apparences, devoit être le ſceau de la Paix entre les deux Couronnes. Peu de tems après, M. de la Motte Guérin, ayant obtenu un Congé de la Cour, pour aller vaquer à ſes affaires domeſtiques, me laiſſa entre les mains de ſon Lieutenant & de l'Aumônier, deux perſonnes aſſez extraordinaires pour mériter une place dans ce Tableau.

Le Sieur de Formanoir, Lieutenant de la Compagnie prépoſée pour la garde des Priſonniers, eſt Neveu de ce fameux St. Marc, qui par la garde de M. Fouquet, & par les cruautez qu'il a exercées ſur tant d'autres Malheureux, tant aux Citadelles de Pignerol, & d'Exilles, qu'aux Iſles Ste. Marguerite, & enſuite à la Baſtille, s'eſt fait une ſi affreuſe réputation & des richeſſes ſi cruellement amaſſées. Il a pour Frère un certain Corbé, dont Conſtantin de Reneville, dans ſon Hiſtoire de la Baſtille, fait un portrait, qui ne me parut plus outré, dès que j'eus vû Monſieur ſon Frère. C'eſt bien le plus ſot, & le plus laid perſonnage, en qui la nature ait pris plaiſir de s'éjouïr; & quoi qu'il ſoit naturellement manchot, boiteux & boſſu, on peut aſſûrer avec vérité, qu'il y a encore plus de difformitez dans ſon ame que dans ſon corps.

Comme j'avois obtenu de la Cour la permiſſion de pouvoir écrire, il entra dans ma Chambre un jour que je copiois un Opéra que j'avois fait, intitulé, Pirame & Thisbé. A peine eut-il jetté les yeux ſur ce tître, qu'il me demanda ſi c'étoit comme Jonathas & David, & lui ayant répondu que l'amitié que David avoit pour Jonathas étoit trop pure & trop ſainte, pour marcher de pair avec l'a-

mour que Pirame avoit pour Thisbé, il me repartit, qu'il ne ſavoit pas le blazon.

S'il n'avoit eu que le défaut d'être bête, je me ſerois quelque fois réjouï à ſes dépens ; mais il étoit encore ſi malin & ſi fripon, que pour n'avoir pas voulu l'accommoder d'une veſte à fond d'or, qu'on m'avoit envoyée avec mes hardes, depuis que j'étois aux Iſles, il n'y a ſortes de mauvais traitemens que je n'aye eſſuyez de ce petit Monſtre. Cependant comme dans ce tems-là on relégua aux Iſles trois Gentils-hommes de Bretagne, & qu'il n'entroit jamais ni dans leurs Chambres, ni dans la mienne, ſans nous dérober quelque choſe, nous fumes contraints d'en porter nos plaintes à la Cour, qui défendit audit Formanoir l'entrée de nos Chambres, & enjoignit en même tems à M. de la Motte Guérin de retourner dans ſon poſte, pour faire ceſſer les abus qui s'y commettoient.

L'Aumônier, dont je vous ai déja parlé, ne mérite guère de porter ce tître. Il s'apelle Faure, & le Sr. de St. Marc lui avoit procuré cet emploi avec une penſion de la Cour, par le parfait raport qu'il y avoit entre leurs humeurs ſanguinaires. On raconte de lui des barbaries & des ſacrilèges, dignes d'une punition exemplaire. Je me contenterai de vous en raporter un échantillon.

J'avois un Compagnon d'infortune, nommé le Comte Azurini Conti, qui, ſur des ſoupçons qu'on avoit eus qu'il empêchoit la Paix d'Utrecht, avoit été enlevé de Rome, & conduit aux Iſles Ste. Marguerite, où il étoit depuis dix ans. Se trouvant attaqué d'une fièvre violente, qui l'avoit alité depuis quelques jours, il crut devoir ſe confeſſer ; mais comme il connoiſſoit trop le caractère de l'Aumônier, pour oſer lui confier ſes péchez, il fit tant d'inſtances pour obtenir un Capucin

pucin, qu'on ne put le lui refuſer. Sous prétexte de nettoyer ſa Chambre, dont le mauvais air pouvoit incommoder le Père, on fit paſſer le Pénitent dans une Chambre voiſine ; & pendant ce tems l'Aumônier s'introduiſit ſous le lit, dans lequel un moment après le Priſonnier ne manqua pas de ſe remettre, ayant le Capucin ſur une chaiſe à côté de lui. La ſituation de l'Aumônier n'étant pas des plus commodes, il ne put s'empêcher de faire un mouvement, qui ébranla les planches ſur leſquelles le lit étoit placé. De ſorte que le Confeſſeur & le Pénitent, ayant voulu en ſavoir la cauſe, furent bien étonnez de voir cette étrange ſcélérateſſe. Le Capucin ſe fâcha amèrement : le pauvre Comte n'en fit pas moins. Ils menacèrent l'Aumônier d'en porter leurs plaintes à l'Evêque ; mais ils n'en purent avoir aucune juſtice, & le Comte jura que quand il devroit mourir damné, il ne ſe confeſſeroit plus, tant qu'il ſeroit dans un lieu, où l'on prophanoit ſi impunément les plus ſacrez Myſtères de la Religion.

Sur ces entrefaites M. de la Motte revint aux Iſles, dont il y avoit plus d'un an qu'il étoit abſent ; & comme la Cour lui avoit fait de très-ſévères réprimandes, ſur les mauvais traitemens que nous avions eſſuyez pendant ſon abſence, il s'éforça de nous témoigner des bontez qui ne lui étoient pas naturelles. Il permit au Comte, aux trois Bretons & à moi, de manger avec lui, & d'aller dans toute l'Iſle prendre le divertiſſement de la promenade, avec une Eſcorte compoſée d'un Officier & de deux Soldats.

Il y avoit deux de ces Gentils-hommes Bretons avec qui j'avois fait une liaiſon particulière. L'un s'apelloit le Chevalier de Coarargan ; & l'autre, qui avoit ſervi dans la Marine, ſe nommoit Ker-Anguin-Hiræ. Je n'ai guère connu de plus honnêtes

Gens, plus capables de former & d'exécuter un grand projet. Le troiſième, nommé Salarun, Beaufrère du Procureur-Général du Parlement de Rennes, ne s'étoit pas à beaucoup près attiré la même réputation, & je ne puis le traiter plus favorablement, qu'en n'en parlant pas davantage.

Peu de jours après l'arivée de M. de la Motte, les Ordres de la Cour lui furent expédiez pour les remettre en liberté; mais elle ne leur envoya rien pour leur Voyage. Ils auroient été expoſez à ſouffrir beaucoup durant une ſi longue marche, ſi le Marquis du Muid, & à ſon exemple les Gentilshommes de tous les endroits par où ils paſſèrent, ne s'étoient fait un honneur & preſque une eſpèce de devoir, de les régaler de Château en Château juſques chez eux, où ils arrivèrent comme en triomphe.

Comme l'on m'avoit fait eſpérer que la liberté me ſeroit renduë en même tems qu'à ces Meſſieurs, & que je me vis déchu de mon eſpérance, par une Lettre que M. le Blanc écrivoit au Commandant, laquelle j'eus l'adreſſe d'intercepter, je ne ſongeai plus qu'à me rendre moi-même la juſtice qu'on me refuſoit. Pour cet effet j'achevai ſi bien de gagner par mes complaiſances le vieux Commandant, qu'on n'en obtenoit aucune grace que par mon canal. Et comme je m'étois aperçu que la Poëſie & l'avarice étoient deux Paſſions, qui le dominoient preſqu'autant que M. le Duc de la F***, j'encenſois toutes les productions de ſa journée, & tous les ſoirs je me laiſſois gagner au piquet.

Enfin je profitai ſi bien de quelque liberté que mes ſoupleſſes m'attirèrent, qu'ayant pris toutes les meſures que je croyois propres au dénouëment de la pièce, avec un Italien que j'avois introduit dans la Place en qualité de Marchand, je pris avec moi l'Officier qui m'avoit déja rendu de ſi grands ſer-

ſervices, avec deux Cadets qui ne m'étoient pas moins dévouez, pour aller dans l'Iſle prendre le divertiſſement de la Promenade.

J'étois trop ſenſible aux peines des Malheureux, pour laiſſer le Comte Azurini dans les fers, lorſque je pouvois l'en tirer; & comme il ne falloit pas une plus grande Eſcorte pour deux Priſonniers que pour un ſeul, je fus le trouver dans ſa Chambre, pour l'engager à venir faire avec moi un tour de promenade juſqu'au bout de l'Iſle.

Il s'en défendit long-tems, en m'alléguant une légère indiſpoſition; mais je le preſſai tant, qu'il ne put s'empêcher d'avoir cette complaiſance. Ainſi le 26. du mois de Mars nous ſortîmes tous cinq pour la dernière fois de la Citadelle, & nous nous acheminâmes juſqu'à la pointe de l'Iſle, où notre feint Marchand, accompagné de trois Italiens qui lui ſervoient de Matelots, nous attendoit avec le Patron & la Chaloupe, dont le Commandant ſe ſervoit pour débiter des Marchandiſes de contrebande. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette Avanture, c'eſt que le Patron, en nous tranſportant hors des Terres de France avec nos marchandiſes ſupoſées, ne crut jamais agir que par les ordres du Commandant.

Je n'ai jamais vû de joye pareille à celle du Comte, lors qu'en lui annonçant qu'il étoit libre, je le fis entrer le premier dans notre Bateau. Elle ne l'empêcha pourtant pas de me faire de grands reproches, de ce que je lui avois caché mon Entrepriſe, parce que ſi je l'en avois averti, il auroit, diſoit-il, mis à couvert quantité d'effets conſidérables qu'il avoit dans ſes coffres, & dont, ſelon toutes les aparences, il ne recouvreroit jamais rien. Il ne me fut pas mal-aiſé de lui faire entendre que ce n'étoit point par défiance de ſa diſcrétion, que je ne lui avois rien déclaré, mais par la crainte que j'avois qu'il ne parût en lui quelqu'émotion,

qui fit ſoupçonner ce que nous avions tant d'intérêt de tenir ſecret.

Il parut content de mes raiſons, & nous ne trouvâmes plus d'autre obſtacle à notre départ qu'un gros tems qui s'éleva tout à coup, & par qui la Mer devint tellement agitée, qu'il n'y pouvoit avoir que des Gens déſeſpérez, comme nous, capables de s'expoſer à un Naufrage preſqu'infaillible. Auſſi le Patron du Bateau voulut-il relâcher ſous le Fort d'Antibes. Mais comme ce péril étoit plus grand que celui de la Tempête; que tous les Matelots étoient étrangers; & que nous nous étions munis de bonnes Armes, nous forçâmes le Patron de continuer ſa route juſqu'à Ville-Franche, où malgré l'eau, dont notre Bateau étoit preſque plein par les vagues, qui paſſoient continuellement par deſſus nos têtes, nous arrivâmes à pleines voiles en deux heures de Navigation.

Notre Avanture parut ſi extraordinaire, & la Lettre que j'écrivis au Marquis Foſtquieri, Gouverneur du Comté de Nice, étoit conçuë en des termes ſi touchans, que quoiqu'on ne reçût perſonne dans les Etats de Sa Majeſté le Roi de Sardaigne, à cauſe de la Contagion, ce Marquis crut néanmoins me devoir la réponſe ſuivante:

MONSIEUR,

J'aurois fort ſouhaité que la quarantaine, que vous me demandez, eût dépendu tout à fait de moi; mais comme vous n'ignorez pas, Monſieur, que dans ces ſortes d'occaſions elles dépendent principalement d'un Magiſtrat de ſanté, ſur qui elles roulent, le même à été d'avis de vous recevoir dans la Baſtide qui vous ſera aſſignée, en ſimple dépot, juſqu'à ce que la Cour ait donné ſes déterminations à cet égard. On a lieu d'eſpérer qu'elles pourront vous être favorables. En

at-

attendant, je n'oublirai rien de mon côté pour vous faire reſſentir, autant qu'il dépendra de moi, les effets de ce droit des Gens que vous implorez. Soyez aſſûré d'ailleurs de la part que je prens à votre ſituation. Je ne ſouhaite rien tant que de la voir de plus en plus adoucie. Je ſaurai en tems & lieu, Monſieur, me mettre à portée de vous donner de vive voix des marques de l'empreſſement que j'ai de pouvoir vous obliger, & cependant j'ai l'honneur de me dire, avec une conſidération des plus diſtinguées,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur

LE MARQUIS FOSTQUIERI.

A Nice ce 27. Mars, 1722.

Tout ce que le Marquis Foſtquieri avoit fait en notre faveur ayant été confirmé par le retour de ſon Courier, il vint lui-même nous apprendre que le Roi, ſon Maître, par un Privilège ſingulier, nous admettoit à la Quarantaine, où il vouloit qu'on nous reçut avec des déférences & des témoignages de bonté, dignes d'occuper un jour une place dans l'Hiſtoire d'un Monarque, qui ſe conduit par des Maximes bien différentes de celles qu'on pratique ailleurs.

Le lendemain le Commandant des Iſles Ste. Marguerite, ne ſe contentant pas de faire courir après nous tout ce qu'il put ramaſſer de Bateaux, de Brigantins & de Felouques, eut encore l'indiſcrétion d'écrire à M. le Gouverneur de Nice en des termes ſi gaſcons, & ſi remplis de hauteurs & d'impoliteſſe, que ſa Lettre ne mit point d'obſtacles

ſtacles aux bontez, dont on voulut bien nous honorer.

Quoique je puſſe dire de M. le Duc de la F***. ſur qui je rejettois tous mes malheurs, j'eus cet avantage, Madame, que perſonne n'ignoroit que mon amitié lui avoit acquis une réputation d'eſprit, que ſon ingratitude lui avoit fait perdre. La Renommée avoit ſi bien prévenu tout le monde, que l'on ne faiſoit pas difficulté de publier, que l'on avoit renouvellé contre moi, dans ſa Maiſon, les injuſtices de Pretus & les fureurs de Sténobée.

Je vous avouerai cependant que le ſouvenir de notre ancienne amitié eut aſſez de pouvoir ſur mes juſtes reſſentimens, pour m'obliger de le plaindre, quand j'apris l'étrange Procès qu'il avoit à ſoûtenir contre la plus grande partie des Epiciers de Paris, & qu'après avoir exigé que les Préſidens le ſaluaſſent du bonnet, il étoit contraint, à ſon tour, de ſubir devant des Conſeillers de la Cour les plus humilians interrogatoires. Mais auſſi quand j'apris qu'il en étoit quitte pour des réprimandes, auxquelles il n'étoit guère plus ſenſible qu'aux murmures du Public, je ne pus m'empêcher de m'écrier;

Un grand crime a cet avantage,
Qu'aujourd'hui nos loix ſans vigueur,
Ne ſont plus ſentir leur rigueur,
Qu'aux Criminels du bas étage;
Que de ces inſectes abjets
Elles augmentent les ſujets
Du ſombre époux de Proſerpine,
Lorſque l'Univers indigné

Voit

Voit un Duc, oiſeau de rapine,
Rompre ces toiles d'Arachné.

Après que je me ſerai repoſé quelques jours des fatigues que m'ont cauſées, les torrens, les néges, & les précipices qu'il m'a fallu paſſer pour me rendre ici, je me tranſporterai dans un lieu, où le mérite ne manque pas de Protecteurs, & où je ne ſerai plus la victime d'une idole qui ne me vaut pas. Je conte d'y faire mon ſéjour juſqu'à ce que mon zèle, & mon reſpect pour S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans l'ayent aſſez diſpoſé en ma faveur, pour l'obliger de ſavoir mauvais gré à ceux qui ont excité ſa ſenſibilité pour une bagatelle, qui auroit été mieux punie par ſon mépris que par des ſévéritez, qui ſont preſque toûjours honorables à ceux envers qui elles ſont pratiquées.

C'eſt ce qui me fait eſpérer, Madame, que mes malheurs n'auront point altéré les bontez, dont vous m'avez toûjours honoré, & que je me flatte de mériter par le dévouement très-reſpectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Gènes le 10. de Mai, 1722.

FIN.

TABLE

TABLE
DES
PIECES
Contenuës dans ce Volume.

CANTATES ANACREONTIQUES.

CANT. I. *A Lire d'Anacréon.* Page 1
---- II. *L'Amour priſonnier de la Beauté.* 5
---- III. *L'Amour mouillé.* 9
---- IV. *La Vieilleſſe d'Anacréon.* 12
---- V. *L'Amour piqué par une Abeille.* 17
---- VI. *Le Songe d'Anacréon.* 21
---- VII. *L'Amour Médecin.* 25
---- VIII. *La Colombe d'Anacréon.* 29
---- IX. *Le Combat d'Anacréon contre l'Amour.* 35
---- X. *La Coupe d'Anacréon.* 38
---- XI. *L'Inconſtance punie.* 42
---- XII. *L'Amour Peintre.* 45

CANT.

TABLE DES PIECES.

CANT. XIII. *Mars bleſſé par l'Amour.* Page 49
---- XIV. *La Cigale.* 52
---- XV. *Minerve & l'Amour.* 54

CANTATES IMITE'ES DE BION ET DE THEOCRITE.

CANT. I. *La mort d'Adonis.* Page 61
---- II. *La Chaſſe des Oiſeaux.* 65
---- III. *L'Amour Muſicien.* 68
---- IV. *Achille & Déidamie.* 72

CANTATES DIVERSES.

LEttre à Meſſieurs de l'Académie de Bourdeaux. 77
CANT. I. *L'Académie de Bourdeaux.* 79
---- II. *Le Coucou.* 83
---- III. *Dédale.* 85
---- IV. *La belle Hollandoiſe.* 88
---- V. *Melpomène.* 92

PIECES DIVERSES.

AVis au Lecteur. Page 96
Prologue. 97
Riſpoſta à chi perſuadeva un Amico innamorato di metterſi in Libertà. 104
Imitation. 105
Avis au Lecteur. 107
Epitre au Roi de Sardaigne. 108
Ode à Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent. 111
Sonnet. 114
Elégie ſur la mort du jeune Chevalier de la Grange. 115
EPIT. I: *A Monſieur de la Foſſe.*
Sur ſa Tragédie de Callirhoé qui ne fut pas favorablement reçuë du Public. 118
---- II. *A Monſieur Arouet de Voltaire.*
Sur ſa Tragédie d'Oedipe, & ſur les deux Diſſertations qui la ſuivent. 123
---- III. *A Monſieur Houdart de la Motte, de l'Académie Françoiſe.*
Sur ſa Tragédie d'Inès, & ſur la nouvelle Poëtique qu'il promet dans ſa Préface. 127
Lettre à Monſieur le Baron de Walef, Lieutenant-Général des Armées de ſa Majeſté Catholique, ſur le même ſujet. 133
*Lettre de M. de la Grange à Madame la Ducheſſe de ***.* 136

Fin de la Table.

REGISTRATO
5397

5393

BIBLIOTE
SCAFFAL
PLUTEO-
N.° CAT